

**VIE DE**  
**SAINT GERMAIN,**

**ÉVÊQUE DE PARIS,**

**PATRON DU DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.**

---

**PAR**  
**L'ABBÉ MONTEIL**

---

**AVEC L'APPROBATION DE MONSIEUR JEAN LANGEVIN,**  
**PREMIER ÉVÊQUE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.**

**RIMOUSKI :**  
**Imprimerie de A. G. Dion.**  
**1877.**

1875

# SAINT GERMAIN

EXTRAITS DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA SOCIÉTÉ DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE LAUSANNE

1875

LAUSANNE

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

1875

COPIE DE LA LETTRE DE SA GRANDEUR

A L'AUTEUR.

Monsieur le Curé,

J'ai parcouru avec plaisir la vie de Saint Germain, Evêque de Paris, que vous vous proposez de publier. Je suis persuadé que les fidèles la liront avec intérêt et édification. Je la verrai donc bien volontiers se répandre parmi les familles de mon diocèse.

Votre tout dévoué,

† JEAN, EV. DE ST. G. DE RIMOUSKI

Révérènd Monsieur Montèil,  
St. Honoré.

DÉDIÉ A MONSIEUR

**JEAN LANGEVIN**

**PREMIER ÉVÊQUE DE RIMOUSKI.**

*Monseigneur,*

Permettez-moi de vous dédier, cette courte vie de St. Germain, Evêque de Paris et Confesseur, patron du Diocèse dont vous êtes le premier Evêque. Déjà, Votre Grandeur, a daigné approuver, encourager la Neuvaine, composée en l'honneur de ce glorieux confesseur de la foi : elle sera heureuse, j'en ai la confiance, de bénir un livre destiné à mieux faire connaître la vie, les vertus, les miracles du premier patron du Diocèse de Rimouski.

En écrivant cette vie, j'ai éprouvé un double bonheur : c'est la vie d'un Saint né en France ma patrie, Evêque d'une ville où pour la première fois j'ai revêtu le St. habit ecclésiastique ; c'est aussi la vie d'un Saint, patron du Diocèse, où j'ai trouvé dans Votre Grandeur la bonté d'un père, dans les membres du clergé la tendresse de frères bien-aimés. Que votre Grandeur daigne donc bénir ce petit livre et son auteur.

Je suis avec un profond respect dans le Sacré-Cœur,

Votre très-humble serviteur,

L'ABBÉ MONTEIL.

## INTRODUCTION

### *Les Saints dans l'Eglise Catholique.*

—ooo—

L'Eglise Catholique, seule, présente à toutes les époques de son existence ici-bas, le magnifique spectacle d'une multitude innombrable de Saints, Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, Docteurs. Elle est toujours féconde, inépuisable. Jésus-Christ, son fondateur, lui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, et la promesse du Sauveur s'accomplit d'une manière si claire, si évidente, qu'elle ouvrirait les yeux des plus rebelles, s'il était dans les desseins de Dieu de convaincre tous les esprits. Sans doute la présence de Jésus-Christ au sacrement adorable de l'Eucharistie, présence permanente, présence partout où s'élève une pauvre chapelle catholique, suffirait pour accomplir la promesse du Sauveur à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Mais Jésus-Christ se rend en quelque sorte présent au milieu de nous par ses Saints, ses véritables imitateurs.

Les Saints, du reste, puisent la force de la vertu, le courage de la persévérance, au Sacrement adorable de nos autels. Avant du tomber sous le glaive du bourreau, d'expirer dans l'arène du colysée, sous la dent des bêtes féroces, ou de périr au milieu des flammes, dans les Jardins de l'infâme Néron ; les martyrs s'étaient nourris du pain des anges, et leur âme fortifiée par cet aliment céleste bravait la cruauté des

persécuteurs et la fureur des supplices. Pour conserver intacte la belle vertu de pureté, les vierges s'approchaient souvent de la table Eucharistique ; Jésus-Pain de vie, les soutenait dans le grand combat, les luttes ardentes contre celui *qui fut homicide dès le commencement*. Les moines, ces hommes de grande mortification, d'admirable désintéressement, dans l'œuvre si pénible de la civilisation des barbares, trouvèrent dans l'Eucharistie le secret de leurs succès, de leurs triomphes. Et les docteurs de l'Eglise, ces lumières du monde, quand ils rencontraient dans l'explication du dogme catholique ou de la morale de l'évangile de trop grandes difficultés, ils allaient s'agenouiller aux pieds de l'autel où reposait le Dieu de la Crèche et du Calvaire, ou frapper comme St. Thomas à la porte du Tabernacle.

Ainsi, Jésus-Christ au milieu des hommes, toujours parmi les siens, fait germer les Vierges, donne au Martyr le courage, au Docteur la science. Dieu est admirable dans ses Saints : on peut bien dire qu'après l'incarnation et la rédemption, la sainteté est l'œuvre la plus belle du créateur ! La sainteté, mieux que ces mondes innombrables, qu'il a semés dans l'espace avec une si merveilleuse profusion, prouve son existence, sa bonté, sa toute-puissance. Au firmament de l'Eglise, les Saints brillent d'un éclat aussi pur, aussi resplendissant que les soleils et les étoiles au firmament matériel. Bonté ineffable de la Providence ! Dieu donne à chaque époque les Saints dont elle a le plus de besoin. Veut-il répandre la lumière de l'évangile chez les peuples habitant encore dans les ténèbres de de l'erreur, convertir à la vérité, à la vertu, à la croix, des nations païennes, il envoie des apôtres, des martyrs ; l'apôtre sème le bon grain, prêche la bonne nouvelle, et le martyr confirme la vérité par l'effusion de son sang. Pendant les trois premiers siècles, un nom-



bre infini de prêtres, d'évêques, de vierges, de personnages illustres versent leur sang pour rendre témoignage à l'évangile. Quand la foi décline chez un peuple, afin de la raviver Dieu permet la persécution; après le scepticisme du dix-huitième siècle et les fades railleries de Voltaire et des philosophes de son école, l'Eglise de France donne au monde étonné, le sublime spectacle, d'évêques, de prêtres, de religieux, de religieuses versant généreusement leur sang, comme aux premiers siècles du christianisme, pour la foi catholique; plus récemment encore, après toutes les audaces de la révolution et de l'impiété, et lorsque le sensualisme, comme un nouveau déluge, menaçait d'envahir le monde et de détruire la foi, elle a vu de nouveaux martyrs, et précisément dans cette ville qui se proclame quelquefois le principal foyer de l'impiété. Aucune Eglise n'a été fondée sans l'effusion du sang: l'Asie, l'Afrique, l'Italie, les Gaules ont eu des martyrs; depuis des siècles, les missionnaires catholiques versent leur sang en Chine, au Japon, et ce sang, sera tôt ou tard comme il l'a toujours été une semence de chrétiens; l'église du Canada, église si fidèle à l'église romaine, si attachée à la chaire de St. Pierre, a eu aussi à son début ses glorieux martyrs: les pères Jogues, Brébeuf, Lallemant. Le sang qu'ils ont versé dans les forêts du Nouveau-Monde, crie sans cesse vers Dieu pour attirer ses bénédictions sur un pays qu'ils ont aimé.

Après le triomphe de l'évangile, après la chute de l'empire romain, l'invasion des barbares, alors qu'il fallait réagir contre le luxe, les entraînements de la volupté, instruire et civiliser le monde, Dieu suscite les moines, les vierges, fleurs de vertu, les saints évêques. Les moines étonnent le monde par l'austérité de leur vie, conservent les trésors de l'Ecriture, les ouvrages des Pères, les richesses de la littérature païenne; les saints évêques gouvernent les

peuples et répandent partout une solide instruction : ainsi en était-il au temps de St. Germain évêque de Paris. Si les siècles sont paisibles, si la foi règne incontestée, Dieu produit les Docteurs.... Ils montrent toute la beauté, toute la grandeur de l'ensemble des dogmes du catholicisme. Après la conversion de Constantin, le christianisme s'étant assis sur le trône des Césars, Athanase, Chrysostôme, Basile, Ambroise, Jérôme, Augustin, étonnèrent le monde par la grandeur de leur éloquence, l'étendue et la profondeur de leur science et l'immense variété de leurs travaux. Quand le monde barbare, converti au christianisme, adouci, civilisé par les moines et les saints évêques, fut devenu le paisible possesseur du sol conquis sur les Romains, les grands Docteurs du 13<sup>me</sup> siècle reprirent l'œuvre des Pères du 4<sup>me</sup> siècle : Albert le grand, Bonaventure, Thomas d'Acquin, élevèrent à la gloire du christianisme, ces monuments impérissables qu'on appelle *le livre de l'âme, l'itinéraire de l'âme à Dieu et la somme théologique*. Non seulement la divine providence donne à chaque siècle les saints qui conviennent le mieux à son caractère, à ses idées, à ses besoins, mais encore chacun de nous peut trouver dans les bienheureux un modèle à imiter, un protecteur à invoquer. L'apôtre appelé par une vocation divine à porter dans de lointaines contrées la vérité évangélique ne manque pas de modèles et de protecteurs. Il peut imiter les apôtres que Jésus envoya, sans autre puissance, sans autre richesse que la croix, prêcher l'évangile à toute créature et dans tout l'univers. (1) St. François-Xavier lui fournit aussi le type du véritable missionnaire. St. Louis, roi de France, St. Etienne,

---

(1) St. Grégoire pape, commente avec une grande élévation de pensée, cette parole du Sauveur à ses apôtres : "prêchez l'évangile à toute créature." L'homme est le résumé de la création. Il a l'être comme les pierres, la vie comme les plantes, il sent comme les animaux, il a une intelligence comme les anges. — St. Grégoire, *homélie sur l'évangile de la fête de l'Ascension*.



roi de Hongrie, St. Edouard, roi d'Angleterre, St. Henri, empereur d'Allemagne, ne disent-ils pas au monarque assis sur le trône, où tant de passions assaillent son âme, où pour perseverer dans le bien, vaincre le mal, il doit livrer de si violents combats : courage, *sursum corda* ! imite nos vertus, et en échange de ta couronne périssable tu recevras un jour la couronne éternelle. St. Thomas d'Acquin, St. Augustin, St. Germain, St. François de Sales, St. Benoit : quels beaux modèles pour les savants, les évêques, les religieux ! Les pauvres, les déshérités de ce monde, les laboureurs, les bergers, ne peuvent-ils pas eux aussi imiter les saints qui pendant leur vie surent honorer leur condition, leur pauvreté, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes : le mendiant Benoit Labre, St. Isidore le laboureur, St. Paschal Baylon, Ste. Germaine cousin, l'humble bergère de Pibrac. Que les pécheurs ne désespèrent pas ! qu'ils ne disent pas avec découragement : nous voudrions bien revenir à Dieu, nous convertir, mais nous ne le pouvons pas. Marie-Madeleine était pécheresse, elle se jeta aux pieds du Sauveur, les arrosa de ses larmes ; et elle entendit de la bouche du Sauveur cette consolante parole : "Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé." Marie-Madeleine après sa conversion, plus courageuse que les apôtres, suivit son divin Maître jusqu'au sommet du Calvaire, et entoura de ses bras sanctifiés par la mortification, baisa de ses lèvres purifiées par le saint amour, les pieds ensanglantés du Sauveur du monde. St. Augustin hésita longtemps, avant de se convertir ; mais que ne fit-il pas après son sincère retour à Dieu ? Et ces mères infortunées, qui voient leurs fils, pauvres prodiges, fuir loin de la maison paternelle, loin de l'Eglise de Jésus-Christ, n'ont-elles pas dans Sainte Monique un noble exemple à imiter. Qu'elles prient, qu'elles pleurent, et les larmes et les prières ramèneront au foyer du père de famille le fils égaré. La noble profession des armes

possède elle aussi ses Saints et ses martyrs : St. Maurice et ses compagnons furent de braves soldats et d'héroïques chrétiens.

Rien n'est aussi beau, aussi consolant que la doctrine de l'Eglise touchant la communion des Saints (*Sanctorum communionem*). Au ciel, dans l'Eglise triomphante, les bienheureux jouissent de la vue de Dieu, nous tendent une main secourable, nous invitent à les imiter, nous crient : courage ! courage ! Sursum corda ! au purgatoire, dans l'Eglise souffrante, les âmes qui se purifient : elles réclament notre secours et nos prières peuvent les soulager ; sur la terre, l'Eglise militante : elle combat, elle lutte, elle demande la protection des Saints, elle prie pour les âmes du purgatoire. Imitateurs de Jésus-Christ, comme le divin Sauveur, les saints ont passé leur vie dans la prière, la mortification, les bonnes œuvres ; des miracles éclatants ont prouvé qu'ils étaient les amis de Dieu. Puissants pendant leur passage sur la terre, le seront-ils moins maintenant qu'ils ont reçu la récompense éternelle. Non ! aussi, ne cessons jamais de les invoquer ; si nous voulons leur être agréables, imitons les exemples de vertu qu'ils nous ont laissés ; prenons pour modèles, les saints que l'Eglise à notre baptême nous a donnés pour patrons et dont nous portons le nom, les saints patrons de nos églises paroissiales et de nos diocèses. C'est une pieuse croyance de l'Eglise catholique, fondée sur la révélation, appuyée par les traditions de tous les peuples : Dieu confie à ses anges la garde des nations, des provinces, des paroisses, comme il leur confie la garde de nos âmes. Ces anges sont nos protecteurs, nos amis ; ils intercèdent sans cesse pour les peuples, les pays, les âmes que Dieu leur a confiées. Les saints dans le Ciel, au milieu des joies innarrables, de la bienheureuse éternité, n'ont pas perdu le souvenir de la terre. Ils connaissent par expérience nos besoins et nos épreuves : amis de Dieu, ils intercè-

dent pour nous, et souvent la prière et l'intervention des saints arrêtent le bras de Dieu, apaisent sa colère. Aussi de tout temps, les fidèles ont-ils adressé de ferventes prières aux Saints. Aux époques de calamité publique, des persécutions sanglantes, les premiers chrétiens se rendaient pour ainsi dire en pèlerinage au tombeau des martyrs et suppliaient ces héros de la religion d'intercéder auprès de Dieu, afin de détourner le fléau, de faire cesser la persécution. Au baptême, c'est-à-dire à la naissance spirituelle, chaque chrétien recevait le nom d'un martyr, et le bienheureux devenait son patron, son protecteur. Quand une église s'élevait au sein d'une ville, dans une pauvre campagne, le plus souvent on la construisait, sur les lieux témoins des souffrances, du martyre d'un saint, ou bien à l'endroit qu'il avait illustré de ses vertus, près du tombeau où de pieuses mains avaient déposé ses restes mortels. Ce saint était le patron de cette église; et si cette église obtenait le titre de cathédrale, le culte de ce Saint s'étendait à tout le Diocèse. En Europe, en Asie, en Afrique, beaucoup de Diocèses ont pour premier pasteur, l'apôtre qui le premier porta la lumière de l'évangile aux habitants de ce Diocèse, lorsqu'ils étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme. En Amérique, les missionnaires donnèrent généralement pour patrons aux Eglises qu'ils fondèrent, les Saints les plus connus, le plus souvent invoqués dans leur patrie. Aussi dans les anciennes colonies de la France, nous trouvons la Vierge Marie (on sait que Louis XIII consacra à la mère du Sauveur le royaume de France) et St. Louis, une des plus belles, des plus pures gloires de cette nation; principaux patrons des Eglises Cathédrales et des Eglises paroissiales. Les colons loin de leur pays, retrouvaient ainsi un précieux souvenir de leur chère patrie: cette Vierge puissante, cette bonne Sainte Anne, le glorieux St. Louis, qu'ils avaient priés aux jours de leur enfance, sur les genoux d'une pieuse mère, dans l'église de leur vil-

lage, ils les retrouvaient sur les autels dressés sur la jeune terre de l'Amérique.

Le premier canadien qui se fixa sur les terres de Rimouski jusque là peuplées de sauvages, s'appelait Germain et il reconnaissait pour patron le glorieux évêque de Paris : on le donna pour patron, au premier sanctuaire qu'on éleva dans ces contrées encore couvertes de forêts, et depuis, St. Germain, évêque de Paris, est demeuré le patron de l'église de Rimouski. Le St. Père l'a donné pour protecteur à ce diocèse, et le premier évêque de Rimouski (2) a propagé avec un grand zèle la dévotion à ce grand Saint, qui fut pendant sa vie un modèle de toutes les vertus et une des gloires du VI siècle. Puisse St. Germain intercéder auprès de Dieu pour la vieille nation de Clovis, la grande ville dont il fut le zélé et bien aimé pasteur ; puisse-t-il intercéder pour ce jeune diocèse du nouveau-monde dont il est le patron et attirer sur l'évêque, le clergé et les fidèles de St. Germain de Rimouski, les bénédictions du Dieu tout-puissant à qui appartient honneur, gloire, louage pendant toute l'éternité.

---

(2) Consulter l'ouvrage de monsieur l'abbé Guay, la „Chronique de Rimouski,” ouvrage précieux pour les habitants de cette jeune ville.

# VIE DE SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE PARIS.

— 00 —

## CHAPITRE I.

*Coup d'œil général sur l'époque où vivait St. Germain,  
Evêque de Paris.*

Quelle était la situation du monde chrétien à la fin du cinquième siècle ? L'empire romain tombait en ruine ; l'arianisme, une des plus funestes hérésies qui ait désolé l'Eglise, régnait presque partout ; les barbares encore païens, durs, cruels, instruments des vengeances de Dieu, se montraient pleins de défiance à l'égard du christianisme : cette divine religion gênait du reste leurs passions. Dans les Gaules, sous la conduite de Clovis, les Francs s'étaient avancés jusqu'à la Loire ; Lutèce, la ville que St. Denis avait arrosé de son sang, était leur capitale. Clotilde, femme de Clovis, priait pour la conversion de son royal époux, et bien que longtemps Dieu eût paru sourd à ses prières, elle ne désespéra jamais. Ste. Clotilde commence cette longue suite de femmes héroïques,

qui ont illustré la France par leurs vertus, leur courage, leur dévouement : Clotilde, Ste. Radegonde, la pieuse recluse de Poitiers, Ste. Jeanne de Valois, Jeanne d'Arc, l'héroïne d'Orléans, que l'Eglise bientôt, nous l'espérons, mettra sur ses autels, Blanche de Castille, la noble mère de St. Louis, Ste. Chantal, la pieuse amie de St. François de Sales, Mademoiselle Legras, la puissante auxiliaresse de St. Vincent de Paul, dans la fondation de l'institut des Sœurs de la Charité ; Marie-Louise de France, fille de tant de rois, qui préféra l'obscurité et la pauvreté d'un couvent de Carmélites, au luxe, à la richesse des palais de Versailles : chaste génération de Stes. femmes qui toutes, nous l'espérons, prient pour l'Eglise de France, et le retour de la généreuse nation de Clovis, de Charles-magne, de St. Louis, aux fortes croyances du catholicisme.

Clotilde pria. Clovis hésitait. Un jour ses guerriers luttaient contre les Germains, dans les plaines de Tolbiac : la victoire semble abandonner le drapeau des Francs ; pour la première fois les soldats de Clovis fuient devant l'ennemi. Clovis vaincu lève son regard vers le ciel et d'une voix émue s'écrie : " Jésus-Christ, vous que Clotilde appelle le fils du Dieu vivant, s'il est vrai que vous protégez ceux qui vous invoquent et donnez la victoire à vos serviteurs, j'implore votre assistance : si vous me faites triompher de mes ennemis, vous étendez sur moi cette puissance dont votre peuple reconnaît l'efficacité, je jure de croire en vous et de me faire baptiser en votre nom."



A peine avait-il cessé de prier, que ses guerriers reprennent courage, les Germains fuient en désordre, la victoire demeure aux Français. Fidèle à sa promesse, Clovis baisse sa tête de *fer sicambre* sous la main de St. Rémi évêque de Reims, brûle ce qu'il avait adoré et adore ce qu'il avait brûlé.

Les Francs étaient convertis, mais le baptême ne détruisit pas l'instinct barbare de ces braves guerriers. Il fallait adoucir leurs mœurs, éclairer leur intelligence, en un mot les civiliser. La civilisation des barbares fut l'œuvre de l'Eglise ; œuvre difficile, œuvre glorieuse, qui, n'étaient les préjugés d'une éducation malsaine, mériterait à l'Eglise catholique l'admiration de tous les historiens, de tous les philosophes. Les évêques, guidés, excités par les souverains pontifes, se consacrèrent avec un dévouement sans bornes à cette œuvre pénible. Du reste, Dieu, dans sa bonté infinie et dans sa prévoyance ineffable, avait préparé, par l'établissement des monastères, de pieux et savants auxiliaires aux évêques, à tout le clergé. St. Benoît, le patriarche des moines d'Occident, s'était retiré dans la solitude de Subiaco, et là, dans l'austérité d'une vie sainte, dans les prières, les jeûnes, il avait fondé l'ordre célèbre qui porte son nom : à cet ordre appartenaient ces missionnaires illustres, qui convertirent au christianisme les peuples de la Grande Bretagne et de l'Allemagne. Les évêques déployaient le plus grand zèle pour répandre partout une instruction solide et la connaissance des vérités nécessaires au salut. St. Rémi exerçait sur les souverains et les peuples de son époque une influence con-

sidérable et salutaire. St. Mamert, archevêque de Vienne, consolait son peuple, soutenait son courage au milieu d'un déluge de maux, établissait dans son diocèse (en 475) les rogations, et cette sainte dévotion se répandait en peu d'années dans l'univers entier. Grégoire de Tours faisait revivre les vertus et les miracles du grand St. Martin, écrivait *l'histoire ecclésiastique des Francs* et méritait le titre de père de l'histoire moderne. St. Germain, évêque de Paris, par son éloquence, le noble exemple de ses vertus, transformait le peuple de la capitale. Les écoles qu'il fondait à Paris attiraient une foule de jeunes gens, et donnaient à l'Eglise des prêtres saints et éclairés. Boèce—et qui pourrait après la savante dissertation de l'abbé Daras dans sa grande histoire de l'Eglise universelle (Tome quatorzième), douter du christianisme de ce grand homme?—Boèce, disons-nous, écrivait pendant sa captivité son livre célèbre les consolations, et fondait en Occident la philosophie scolastique.

Les souverains pontifes veillaient sur l'Eglise universelle et, l'évangile à la main, prêchaient à tous le respect du droit et de la justice. Au milieu des ruines de l'ancien monde, l'Eglise catholique seule demeurait debout. Au Ve, au VIe, au VIIe siècles, elle dut faire l'éducation des peuples sortis des forêts de la Germanie et à peine fixés dans les anciennes provinces de l'empire romain, comme on instruit un enfant grossier et rebelle.

Lutter contre les vices, les passions des grands, des riches, des puissants; protéger les faibles; nourrir

les pauvres, défendre les veuves, les orphelins ; détourner le peuple de son funeste penchant au luxe, aux plaisirs, aux vices qui avaient amené la chute de l'empire romain : tels étaient les devoirs des évêques, à cette époque de formation. Placé sur un théâtre illustre, mis à la tête d'un grand diocèse, St. Germain sut remplir tous ces devoirs : aussi, même de son vivant, était-il considéré comme un saint, et quelques années après sa mort, l'Eglise le plaça au rang des bienheureux.

---

## CHAPITRE II.

*Vie de St. Germain écrite par St. Fortunat, évêque de Poitiers—la famille de St. Germain—sa naissance.*

Un saint, Fortunat, évêque de Poitiers, écrivit la vie de St. Germain, évêque de Paris. St. Fortunat est une des gloires du VI<sup>e</sup> siècle et peut-être l'écrivain le plus abondant, le plus correct, le plus éloquent de cette époque de transition ; pieux, érudit, doué d'une belle imagination, il écrivait avec élégance la vie des hommes illustres de son temps, entretenait avec St. Radegonde, cette reine qui descendit sans peine du trône pour vivre dans le cloître, et protégea toujours les belles lettres, une correspondance très active. (1)

---

(1) Nous possédons encore une épître en vers, que St. Fortunat adressa à St. Germain.

St. Fortunat composa aussi des hymnes que l'on chante encore aux offices du temps de la passion. Son chef-d'œuvre, l'hymne du *Vexilla regis prodeunt*, chantée dans toutes les églises du monde catholique, le Dimanche de la passion et le Dimanche des rameaux, respire un air de grandeur et de majesté, renferme des pensées sublimes. Comme elle est vraie cette pensée : *O crux ave, spes unica!* Salut ô croix, unique espérance ! Jusqu'à la fin des siècles, la croix sera notre seule espérance, l'unique gage de salut !

Né vers l'an 530, près de Cédèna en Italie, venu en France pour prier au tombeau de St. Martin de Tours, longtemps l'ami et pour ainsi dire l'hôte de Ste. Radegonde, St. Fortunat, à cause de sa grande renommée de vertu, (2) de science et de talent, fut appelé à gouverner l'église de Poitiers, qu'avait illustrée St. Hilaire, un des plus grands docteurs de l'Eglise et peut-être l'adversaire le plus redoutable de l'arianisme. En 1850, sur la proposition de monseigneur Pie, digne successeur de St. Hilaire, le concile de Bordeaux demanda au glorieux pontife qui gouverne au milieu de si grands orages, de si nombreuses difficultés, l'Eglise universelle, de donner à St. Hilaire le titre de Docteur de l'Eglise : Pie IX accéda avec bonheur au désir des évêques de la province ecclésiastique de Bordeaux. S'il vivait de nos jours, St. Hilaire aurait à combattre de nouveaux adversaires de la divinité de Jésus-Christ, moins savants, moins redouta-

---

(2) Quelques historiens illustres, Ampère, Guizot, Augustin Thierry, ont écrit sur St. Fortunat des pages injustes. Le savant abbé Gorini a relevé les erreurs commises par ces historiens et rétabli la vérité.

bles qu'Arius, mais ennemis aussi acharnés de la divinité de Jésus-Christ que, depuis bientôt vingt siècles, l'humanité presque toute entière adore et reconnaît pour son Sauveur et son Dieu. St. Fortunat fut un digne successeur de St. Hilaire ; il ne possédait pas une science théologique aussi profonde, mais il avait les mêmes vertus. Il écrivit la vie de St. Germain parce qu'il avait été l'ami de ce grand saint. Après avoir sérieusement étudié la vie de notre saint, Fortunat ne craint pas de le comparer aux martyrs les plus illustres, aux apôtres les plus zélés. Il raconte les faits sans les discuter et avec une admirable naïveté. Personne, à son époque, ne s'était encore avisé de refuser à Dieu le pouvoir de faire des miracles, et ceux qui se trouvent racontés dans la vie de St. Germain étaient tellement évidents, qu'aucune voix ne s'éleva pour protester et accuser de mensonge le pieux auteur. Nous suivons le récit de St. Fortunat.

Le diocèse d'Autun, (3) en Bourgogne, se glorifie d'avoir donné le jour à St. Germain évêque de Paris. La Bourgogne est une des plus riches provinces de la France. Evangélisée dès le second siècle de l'ère chrétienne, par les disciples des apôtres, elle a donné à toutes les époques de son histoire des saints à l'Eglise, et produit d'illustres personnages ; les trois plus grands orateurs de la France catholique ont eu la Bourgogne pour patrie : St. Bernard au moyen âge, Bossuet au 17<sup>me</sup> siècle et Lacordaire de nos jours. St. Bénigne, évêque et mar-

---

(3) Un auteur ancien affirme que St. Germain naquit à Autun, au faubourg de St. Blaise.

tyr, disciple de St. Polycarpe, fonda l'église d'Autun; et ses pieux successeurs avaient travaillé avec un si grand zèle, qu'au temps de St. Germain, le paganisme n'existait plus dans les villes : il conservait quelques rares adhérents dans les campagnes les plus reculées. Au 17<sup>me</sup> siècle, le diocèse d'Autun eut le bonheur de posséder la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, et c'est dans ce diocèse, au monastère de Paray-le-Monial, que Jésus révéla à une humble religieuse les secrets de son cœur, toujours ouvert pour recevoir les pécheurs pénitents, accueillir nos demandes, nous donner asile dans nos douleurs et nos souffrances. Aujourd'hui, Paray-le-Monial est un lieu de pèlerinage célèbre dans le monde entier, et chaque année, on y voit accourir une foule de pieux fidèles venus de toutes les parties de l'univers : le Cœur de Jésus sera pour nos jours de doute et d'impiété la grande ressource de l'Eglise persécutée, et un gage de résurrection et de salut pour les nations infidèles à leur mission.

Les parents de Germain étaient chrétiens : son père s'appelait Eleuthère et sa mère Eusebia. Ils étaient riches et avaient d'autres enfants. La mère de notre Saint, bien qu'elle fût catholique, se conduisit pendant sa grossesse et après la naissance de Germain, comme une païenne, comme une femme dénaturée. Elle essaya de faire mourir, à l'aide du poison, l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le poison n'eut point d'effet. Elle chercha à étouffer ce que le poison ne tuait pas. Dieu ne permit pas qu'elle réussît dans ses criminels desseins ; la providence avait ses vues,



et elle réservait au fils d'Eusébie une glorieuse mission. Depuis que le Sauveur Jésus a donné au monde, en Marie, le type admirable et divin de la bonne mère, elles sont rares les femmes sans cœur, qui essayent d'ôter la vie aux enfants qu'elles portent dans leur sein, et après leur naissance, les frappent, les oppressent et s'efforcent de les faire périr par toutes sortes de tortures et de mauvais traitements. Ordinairement, les mères chrétiennes élèvent dans des sentiments de piété, les enfants que la providence leur accorde. Quand ces enfants s'égarent, s'en vont, comme le prodigue dont parle l'évangile, loin de la maison paternelle, de la table Eucharistique, où le divin Jésus les a nourris du pain des anges, elles prient, et par leurs prières obtiennent la conversion du fils égaré, mais toujours bien-aimé. La mère de Germain fut une malheureuse exception. On ne sait presque rien de l'enfance de Germain. Il naquit l'an de N. S. 496. Sa mère ne lui donna aucun des soins précieux que réclame l'enfance ; elle le voyait croître avec peine ; sa présence la révoltait ; et malgré l'angélique douceur du jeune Germain, sa prompte obéissance, sa piété, elle n'était jamais contente, elle ne donnait jamais à son fils un témoignage de satisfaction, une marque d'affection, une de ces caresses qui donnent à l'enfant du courage ; jamais elle ne lui adressa quelques-unes de ces paroles qui, tombées des lèvres maternelles, font sur le cœur une impression si profonde. Que d'hommes doivent leur retour à Dieu, leur salut éternel, au souvenir d'une bonne mère et des saintes leçons qu'elle gra-

va dans leur jeune cœur! Plus tard, cette mère dénaturée reconnut ses torts; ses autres enfants, qu'elle avait trop aimés, la méprisèrent pendant sa vieillesse, et alors elle se retira auprès de Germain. Le saint Evêque la reçut avec une grande bonté, ne lui reprocha jamais son odieuse conduite; mais heureux de voir le repentir de sa mère, il lui parlait souvent des miséricordes de Dieu et des joies du Ciel.

Une des scènes les plus attendrissantes du christianisme, c'est celle qu'a retracée, avec un rare bonheur d'expression, un des plus célèbres peintres du 19<sup>e</sup> siècle (4), et que saint Augustin nous a raconté avec tant d'éloquence, dans le livre admirable de ses Confessions (livre IX ch. X).

Ste. Monique sur le point de rendre sa belle âme à Dieu, s'entretient avec Augustin récemment converti, et la joie déborde sur son visage: cette heureuse mère, témoin du retour à Dieu de son fils, mourait contente. Dans la vie de St. Germain, les rôles sont changés: la mère offense Dieu et maltraite son fils; trop attachée aux biens de la terre, elle ne songe pas assez aux biens du ciel. Son fils qu'elle avait méprisé, devient une des lumières de l'Eglise: il pardonne à sa mère coupable, il prie pour sa conversion, et la reçoit dans sa vieillesse, lorsqu'elle est revenue à de

---

(4) Ary Scheffer est l'auteur du tableau de St. Augustin et sa mère. Ce célèbre peintre était né 1795. Il est mort à Paris en 1858.

Les principaux tableaux d'Ary Scheffer sont: 1 le tableau de Jésus au Mont des Oliviers, 2 le Christ Consolateur, 3 le Christ rémunérateur, 4 St. Augustin et sa mère. Ary Scheffer a été le peintre du sentiment et de la pensée plutôt que le peintre de l'action.

meilleurs sentiments ; il a le bonheur de l'assister à ses derniers moments.

Mères chrétiennes, plus que jamais, dans ce siècle où l'impiété fait de si grands ravages, où une mauvaise éducation gâte tant de jeunes intelligences, l'église réclame votre secours; vous pouvez lui rendre de grands services, l'aider puissamment à sauver les âmes : donnez à vos enfants de bon principes, imprimez dans leurs cœurs, l'amour de Jésus ; que votre conduite soit toujours pure et sainte. Si vos enfants commettent des fautes, que vos larmes, que votre tristesse soient vos reproches les plus amers; et si votre fils s'égare, vous chagrine par sa mauvaise conduite, vous déshonore par ses honteux plaisirs, ah ! ne perdez pas courage, priez et pleurez, que la mère d'Augustin vous serve d'exemple. Et vous, enfants, si vous avez eu le malheur d'avoir une mauvaise mère, imitez St. Germain, priez pour sa conversion : peut-être aurez vous le bonheur de la voir mourir dans vos bras, avec le pardon et les consolations de la religion, et en appliquant ses lèvres mourantes sur la Croix du Sauveur Jésus.

### CHAPITRE III.

*Son éducation, son entrée dans les ordres. St. Germain abbé du monastère de St. Symphorien, hors les murs d'Autun.—Sa vie mortifiée, ses miracles.*

Germain quitta de bonne heure la maison paternelle : sa grand'mère demeurait au *Castrum Avallonis* (Avallon, diocèse de Sens), et c'est là que ses parents l'envoyèrent, pour qu'il pût plus facilement fréquenter l'école. Chaque jour, en effet, il se rendait à l'école voisine, avec son cousin Stradius. La vie de Germain ne fut pas plus en sûreté chez sa grand'mère qu'au foyer de sa famille : un jour en effet la mère de Stradius (1) résolut d'ôter, par un crime énorme, la vie au jeune Germain. Elle donna deux fioles d'eau rougie à sa servante, pour les remettre aux deux enfants avant leur départ pour l'école ; l'une de ces fioles, celle que l'on destinait à Germain, contenait du poison ; la servante se trompa, et Stradius avala le poison réservé à son jeune cousin. Aussitôt l'enfant se débat dans des convulsions violentes, il pâlit, ses forces l'abandonnent, il est sur le point de rendre le dernier soupir : sa mère accourt, reproche à sa servante sa méprise, prodigue à son enfant ses soins pressés ; peu à peu Stradius reprend la vie, il est sauvé ; mais, dit St. Fortunat, à qui nous avons emprunté ce récit, le poison laissa sur son visage des plaques blanchâtres qui ne s'effacèrent jamais.

---

(1) Les Bollandistes accusent de ce crime la grand'mère de Germain, mais St. Fortunat, dont nous suivons le récit, fait retomber la responsabilité sur sa tante, la mère de Stradius.

A la suite de ce pénible incident, Germain quitta la petite ville d'Avallon, où ses jours n'étaient pas en sûreté. Un de ses oncles, homme pieux et charitable, lui donna asile dans sa maison de Lauzia, aujourd'hui Luzi, chef-lieu de Canton, dans le Département de la Nièvre. Cet oncle s'appelait Scopilio et menait la vie d'un véritable anachorète : il éleva l'enfant dans des sentiments de foi vive et de fervente piété. Sa demeure, sa cellule pourrions-nous dire, était éloignée de plus d'un mille de l'église, et cependant Scopilio et son jeune compagnon ne manquèrent jamais d'assister aux offices du jour et de la nuit, quels que fussent, en été, la force de la chaleur, en hiver, la rigueur du froid. Pendant son séjour à Luzi, notre jeune saint étudia la vie du grand thaumaturge du siècle précédent, St. Germain évêque d'Auxerre, et s'efforça d'imiter ses vertus. Monseigneur Freppel résume en quelques mots la vie de ce glorieux confesseur, honoré d'un culte particulier dans le diocèse de Paris et dans le diocèse de Sens (on sait que depuis le concordat de 1801, Auxerre fait partie de l'archidiocèse de Sens) : "la vie de St. Germain, se résume," dit l'éloquent évêque d'Angers, "dans ses travaux apostoliques, 1o à l'égard des peuples, qu'il édifie par l'exemple de ses vertus, 2o à l'égard des semi-pélagiens de la Grande-Bretagne, qu'il va visiter et retirer de l'erreur, 3o à l'égard des puissants de la terre, auxquels il inspire la modération et la justice." Sur le siège de Paris, Germain s'efforcera de faire revivre les vertus du saint évêque d'Auxerre.

Le fils de la cruelle Eusébie demeura pendant

quinze ans auprès de son oncle Scopilio, se formant à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et se préparant à recevoir le Sacrement de l'ordre. Agrippinus gouvernait alors l'église d'Autun ; ce saint évêque, dont le diocèse d'Autun célèbre chaque année la fête, recherchait avec un zèle louable les jeunes gens les plus pieux, pour les élever à la dignité sacerdotale. Quand il connut la sagesse, la bonne conduite, la piété de Germain, il n'hésita pas à lui conférer le Diaconat et trois ans plus tard, le sacrement de l'Ordre. Prêtre, Germain consacra tout son temps à la prière, à la mortification, à l'étude, aux bonnes œuvres, à l'instruction des pauvres. St. Nectaire remplaça St. Agrippin sur le siège d'Autun ; ce prélat déployait un grand zèle pour donner à son diocèse de pieuses reliques et le pourvoir de bons prêtres. Les reliques des saints ne sont-elles pas pour les diocèses de véritables trésors, et pour les âmes une source de salut et de bénédiction ? Les saints prêtres ne font-ils pas les saints fidèles ? Aussi, tous les évêques vraiment dignes de ces hautes et saintes fonctions se sont toujours efforcés de procurer aux diocèses dont ils sont les premiers pasteurs de saintes reliques, et de former de bons prêtres. Nectaire connaissait la vie pure et mortifiée de Germain, et il le nomma supérieur du monastère de St. Symphorien, hors les murs d'Autun.

Depuis longtemps l'église d'Autun honorait d'un culte particulier ce glorieux martyr de la foi. Les parents de Symphorien avaient reçu dans leur demeure St. Bénigne et ses compagnons, premiers apôtres de la Bourgogne. Ces zélés missionnaires instruisirent Sym-



phorien qui, quelque temps après son baptême, par les ordres de Marc-Aurèle l'empereur philosophe, versa généreusement son sang pour la foi catholique. Sa sainte mère, comme la courageuse mère des Machabées, le soutint dans sa lutte contre les démons et les ennemis de la religion ; elle accourt au lieu du supplice et adresse à son fils ces belles et touchantes paroles : " mon fils ! mon fils ! Symphorien ! pense au Dieu vivant. Courage ! cher enfant, courage ! pouvons-nous craindre la mort, qui conduit indubitablement à la vie ? Lève ton cœur en haut, mon fils, vois celui qui règne au Ciel. Non, la vie ne t'est point enlevée : c'est aujourd'hui, au contraire, qu'elle est transformée pour toi en une vie meilleure ; aujourd'hui que tu vas, mon fils, par un heureux échange, recevoir pour cette vie périssable la vie éternelle des cieux."

Supérieur du monastère de St Symphorien, Germain se distingua par son abstinence, ses veilles, ses aumônes. Sa charité était inépuisable ; il accueillait tous les pauvres qui venaient frapper à la porte du monastère, avec une parfaite bienveillance, leur distribuait du pain, des vêtements, les instruisait. Il donnait tout. " Un jour, raconte St. Fortunat, qu'il avait distribué aux pauvres toutes les provisions, il ne resta pas un seul morceau de pain pour le repas des religieux. Ceux-ci se révoltèrent contre Germain, qui fut obligé de se renfermer dans sa cellule. Là, pleurant amèrement, il adressa sa prière au Seigneur. En ce moment, arrivait à la porte du monastère une pieuse matrone, nommé Anna ; elle s'était fait suivre de deux chevaux chargés de pain. Le lendemain elle

renouvèla cette largesse et envoya un chariot rempli de blé." Saint Germain traitait ses religieux avec une grande bonté, sa douceur lui gagnait tous les cœurs ; et cependant, quelques religieux relâchés, le trouvant sans doute trop fidèle observateur de la règle, trop prodigue des biens du couvent, trop austère dans ses mortifications, osèrent calomnier le saint abbé, et l'accuser auprès de l'évêque d'être trop prodigue des biens de la communauté : l'évêque trompé par ces tristes accusations, fit enfermer Germain dans une de ses prisons. Le vénérable supérieur supporta cette épreuve avec une parfaite résignation ; aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres, et jamais il n'adressa le moindre reproche à ses calomniateurs. Dieu vengea son serviteur et prouva son innocence par un miracle éclatant : les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes. Germain ne voulut pas en sortir avant d'avoir reçu la bénédiction de son évêque. Cette courte captivité fit naître dans le cœur de Germain un grand amour pour les malheureux prisonniers, et pendant tout le reste de sa vie, il se fit un devoir de visiter, de consoler, d'instruire ces infortunés, que la justice humaine sépare de toute société. Ces nombreux miracles augmentaient la réputation de Germain et désarmaient ses ennemis ; les religieux les plus rebelles obéissaient à ses ordres, suivaient ses conseils et le vénéraient comme un saint. Toujours modeste, toujours plein de confiance, en la divine Providence, Germain s'entourait d'une couronne de jeunes gens qu'il formait à la piété, à la science ecclésiastique. Un grand nombre d'ecclésiastiques venaient de bien loin pour le voir,

l'entendre, être témoins de ses miracles. Un jour, un frère nommé Amandus, s'étant rendu au grenier à foin avec une lampe allumée, y mit le feu par mégarde. En un instant la flamme s'éleva jusqu'au ciel. Or le bienheureux Germain prenait alors son repas du soir. Il saisis au foyer de la cuisine, une marmite pleine d'eau, monta au grenier en chantant l'alleluia, puis, traçant le signe de la croix, il versa quelques gouttes d'eau sur la masse embrasée ; elles suffirent pour éteindre subitement une incendie qui *aurait demandé en toute autre circonstance un fleuve tout entier* (ces dernières expressions sont de St. Fortunat). Du reste, à mesure que Germain croissait en perfection, Dieu se plaisait à glorifier son serviteur par les miracles le plus éclatants. Le bienheureux Agricola, évêque de Châlons, députa vers lui un de ses serviteurs, pour réclamer ses prières en faveur de son valet de chambre, qui était gravement malade. Germain se prosterna près du tombeau de St. Symphorien et pria ; quand le messager fut de retour à Châlons, il vit accourir, parfaitement guéri, le valet de chambre qu'il croyait mort. L'épouse de Valfarius, du bourg d'Alise, nommée Destasia, était à l'agonie. Depuis deux jours elle avait perdu la parole et la connaissance : on n'attendait que son dernier soupir. En ce moment, un prêtre, qui était allé chercher les eulogies près du bienheureux Germain, ouvrit de force les dents serrées de la malade, et y introduisit quelques gouttes de la liqueur bénite. Aussitôt la malade se trouva guérie. Germain savait parler aux rois les plus puissants, et faire respecter les droits de l'Eglise. Théodebert Ier régnait en Austrasie. "Ce monarque, dit

St. Grégoire de Tours, se rendit grand et remarquable en toutes sortes de vertus, car il gouvernait ses états avec justice, respectait le prêtre, enrichissait les églises, secourait les pauvres, et, plein de compassion et de bonté, faisait des heureux par la multitude de ses bienfaits." Ces éloges sont un peu exagérés, sans doute, mais Théodebert, il faut cependant le reconnaître, fut un des plus grands souverains de la monarchie mérovingienne. Ses exploits en Italie l'avaient rendu redoutable. Germain dût se rendre à Châlons pour entretenir le puissant monarque de quelques affaires concernant l'église d'Autun. En posant le pied dans le palais, l'abbé s'inspira de son amour pour St. Symphorien; l'esprit de Dieu répandit sur son visage une telle majesté, que, sans même attendre la fin de la requête, le roi accorda au bienheureux abbé tout ce qu'il demandait. Théodebert préparait en ce moment une formidable expédition contre Constantinople et l'empire d'Orient; néanmoins il consulta Germain sur le salut de son âme. Le saint, doué de l'esprit prophétique, avertit le monarque que sa fin était proche. Théodebert fit pieusement ses dernières dispositions, et mourut quelque temps après, des suites d'une blessure qu'il avait reçue en poursuivant un buffle dans une chasse royale. Ces miraeles répandaient au loin la réputation de l'abbé du monastère de St. Symphorien. Le roi Childebert, le clergé, les habitants de Paris, désiraient posséder dans la capitale de la France un homme d'une si grande vertu. Avant de se rendre à leur désir, Germain voulut consulter Dieu et prier près du tombeau du glorieux martyr St. Symphorien.

## CHAPITRE IV.

*St. Germain à Paris. Sa réputation de Sainteté le fait élire évêque de cette ville. Sa modestie.*

*Concile à Paris.*

Childebert régnait à Paris. Ce monarque, comme tous ceux de la race mérovingienne, était cruel et sanguinaire, mais sa foi était vive et sincère ; il craignait les sévères jugements de Dieu. A mesure qu'il avançait dans la vie, Childebert, par ses bonnes œuvres, des fondations pieuses, des largesses aux monastères, cherchait à apaiser la voix du remords. On sait qu'avec son frère le roi Clotaire, Childebert avait égorgé deux enfants de Clodomir, que la reine Clotilde faisait élever auprès d'elle. Après la mort de son époux, Clotilde s'était retirée dans un monastère à Tours, près du tombeau de St. Martin. "Là, dit St. Grégoire de Tours, on vit la fille d'un roi, la femme d'un roi, la mère de plusieurs rois passer les nuits en oraison, servir les pauvres, consoler les affligés, assister les nécessiteux de ses biens, protéger les veuves et les orphelins." Le souvenir de ce crime pesait sur la conscience du roi ; aussi désirait-il beaucoup voir, entendre, entretenir l'abbé du monastère de St. Symphorien. Germain avait l'habitude de passer une partie de la nuit auprès des reliques du St. martyr ; seul dans le silence de la nuit, il priait avec plus de ferveur, et dans les circonstances difficiles, il consultait St. Symphorien ; et le martyr venait toujours au secours du confesseur.

Une nuit que Germain avait plus longuement prié près du tombeau de son protecteur, le sommeil le surprit, et pendant qu'il dormait, un veillard vénérable lui apparut et lui présenta les clefs de la ville de Paris. "Que signifie ce présent?" demanda Germain. "Je vous apporte, répondit le vieillard, les clefs d'une ville dont vous serez le protecteur et le père." A son réveil, Germain fit ses préparatifs de départ; la volonté de Dieu lui avait été trop clairement manifestée pour qu'il pût encore hésiter. Sans doute le saint était loin de penser qu'un jour il serait assis sur le siège de St. Denis: il était trop modeste pour se croire capable de porter un tel fardeau. Mais s'il était modeste, il était également soumis à la volonté de Dieu, et quand il s'agissait de procurer la gloire du Sauveur Jésus, Germain ne reculait devant aucune difficulté. Quatre religieux accompagnèrent St. Germain: trois de ces religieux, Auctaire, St. Doctrovée, Seubelion furent successivement supérieurs de l'abbaye de St. Vincent, depuis St. Germain-des-prés.

Après avoir présenté leurs hommages au roi, les religieux se retirèrent au monastère St. Jean Baptiste. Là, comme au monastère de St. Symphorien, Germain édifia par sa piété, ses mortifications, tous les religieux; gagna l'estime et l'affection du peuple et du clergé, par sa bonté, son éloquence et la sainteté de sa vie. En peu de temps Germain était connu dans toute la capitale des Francs: son éloquence convertissait les masses populaires, ses nobles exemples de vertu réformaient le clergé, et sa douce influence se



faisait sentir à la cour du roi Childeberr. La pieuse femme de ce monarque, la reine Osthrogothe, imitant l'exemple de Ste. Clotilde, travaillait avec zèle à la conversion de son époux. Paris, au VI<sup>e</sup> siècle, n'avait pas le quart de l'étendue du Paris actuel : sa population s'élevait à peine à vingt mille âmes, et l'île formée par deux bras de la Seine abritait à peu près tous les habitants de la capitale des Francs. St. Germain était à Paris depuis bien peu de temps, lorsque l'évêque de cette ville vint à mourir. Eusèbe avait succédé à Saffarac, déposé canoniquement en 553. L'épiscopat d'Eusèbe ne fut pas de longue durée, et la mort ne lui donna pas le temps d'achever les réformes qu'il avait entreprises. Le prélat avait ordonné prêtre St. Cloud, petit-fils de Clovis, échappé au massacre de ses frères par ses oncles les rois Childeberr et Clotaire. Après la mort d'Eusèbe, le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur l'ancien supérieur du monastère de St. Symphorien pour l'élever à la dignité épiscopale. Selon son habitude, avant d'accepter cette charge, Germain pria longuement et demanda à la divine providence d'éloigner de ses épaules un si lourd fardeau. Le roi Childeberr joignit ses instances à celles du peuple et du clergé, et Germain, craignant de résister à la volonté divine, accepta le fardeau de l'épiscopat. Malgré quelques taches passagères, l'église de Paris peut être justement fière des prélats qui depuis sa fondation l'ont gouvernée, illustrée par leur science, leur vertu, la sainteté de leur vie. On peut bien dire que depuis St. Denys, jusqu'au saint Cardinal qui aujourd'hui dirige la grande église de la capitale de

la rance, sauf quelques malheureuses exceptions, Paris a toujours eu à sa tête des pontifes dignes imitateurs des apôtres.

St. Denys l'aréopagite (1), que St. Paul avait converti, après avoir gouverné l'église d'Athènes, écrit ces ouvrages admirables : *La hiérarchie céleste*, *Les noms divins*, sans doute sous l'inspiration du St. Esprit, envoyé par le successeur de St. Pierre, dirigea ses pas vers les Gaules et fixa sa résidence à Lutèce. Là, après de longs travaux et de nombreuses conversions, il trouva sous la hache du bourreau une mort glorieuse et les palmes [du martyre. Bien des fois les évêques de Paris ont dû, comme St. Denys, verser leur sang pour la foi, et naguère encore, l'illustre archevêque Darboy tombait en bénissant ses bourreaux sous les balles des cruels défenseurs de la commune expirante. On a dit que Jésus-Christ aimait d'une affection spéciale l'église de France. Pourrait-on douter de cet amour particulier quand on voit J. C. envoyer en Gaules, St. Denys, le converti de St. Paul ; Marie-Madeleine (2), la pécheresse pénitente ; Lazare, le ressuscité de Béthanie, l'ami du Sauveur ? *Jésus pleura sur*

---

(1) Monseigneur Darboy a mis à la tête de sa belle traduction des œuvres de St. Denys une remarquable introduction, où il examine avec une grande érudition tous les points de vue de la question de St. Denys et de ses ouvrages. Mgr. Freppel n'hésite pas à croire que St. Denys de Paris est le même que St. Denys d'Athènes. Le savant abbé Darvas adopte aussi cette opinion dans sa grande histoire de l'Eglise Catholique.

(2) M. l'abbé Faillon, prêtre de St. Sulpice, a prouvé par les textes les plus authentiques, la vérité de l'apostolat de St. Lazare à Marseille et la venue dans les Gaules de ses deux sœurs Marthe et Marie-Madeleine ; le lieu où furent déposées leurs cendres est encore aujourd'hui un pèlerinage célèbre dans tout le midi de la France. Le père Lacordaire adopte l'opinion de l'abbé Faillon dans sa touchante vie de Marie-Madeleine.

sa tombe. St. Germain se montra le digne successeur de St. Denys: pontife par les fonctions, il resta moine par le genre de vie; ses abstinences, ses veilles redoublèrent. A peine avait-il reçu la consécration épiscopale, qu'il déploya le plus grand zèle pour détruire les abus, réformer le clergé, répandre parmi le peuple une instruction solide, faire tomber le luxe effrayant des hautes classes de la société, soulager les misères des pauvres et ramener tout le monde au respect des droits de l'église. La paix était à peine rétablie entre Clotaire et son fils Chrampe, qu'il convoqua à Paris un concile provincial, pour la réforme des abus. Quinze évêques assistèrent à ce concile. Les prélats excommunièrent les détenteurs des biens de l'Eglise, des monastères, des abbayes, prirent la défense des veuves, des orphelines, qu'on mariait souvent contre leur volonté, prohiba de nouveau les mariages entre parents, et défendit aux princes, aux rois d'abuser de leur autorité pour élever à la dignité épiscopale des sujets indignes. Tous les évêques présents à ce concile adoptèrent en souscrivant la formule de St. Germain. Elle est demeurée longtemps dans l'église de France: "Germain, pécheur, évêque, j'ai consenti et souscrit." Germain possédait toutes les qualités que St. Paul exige des évêques: il était irrépréhensible, sobre, prudent, grave, modeste, chaste, aimait à exercer l'hospitalité, capable d'instruire. Les chapitres suivants nous feront mieux connaître ses vertus, ses bonnes œuvres, ses travaux, ses pieuses fondations,

## CHAPITRE V.

*Vie de Germain pendant son épiscopat. Ses mortifications. Ses travaux, son ouvrage sur la liturgie.*

*Ses voyages.*

Après sa consécration épiscopale, Germain ne changea rien à sa manière de vivre. Sa chambre était une véritable cellule, et les mets fins et recherchés ne paraissaient jamais sur sa table. Les pauvres étaient souvent invités à partager ses modestes repas : il les plaçait à côté de lui et les servait avec une profonde humilité, se souvenant qu'avant la dernière scène, le Sauveur avait lavé les pieds de ses apôtres. Pendant les repas, un élève faisait la lecture de la vie d'un saint, de quelques passages de l'écriture sainte et des ouvrages des Pères. Le bienheureux consacrait une partie de la nuit à la prière et à la méditation. Il dormait sur un lit de paille, et de très-bonne heure, en hiver comme en été, il sortait à pieds de sa demeure épiscopale, pour visiter les églises et prier près des reliques des saints. Il parcourait les rues de la ville, les yeux modestement baissés et l'esprit tout occupé des grands mystères de la religion. S'il rencontrait quelque pauvre, il lui faisait toujours l'aumône, à moins que ses ressources fussent épuisées ; alors il le priait de se rendre à sa demeure, et lui adressait quelques bonnes paroles. Il aimait à visiter toutes les paroisses de son diocèse, à administrer le sacrement de la Confirmation, à faire au peuple de courtes mais solides instructions. Il se mettait à la portée de tous

les esprits : quand il parlait aux princes, aux savants, il savait être profond comme St. Augustin, véhément comme St. Chrysostôme ; quand il s'adressait au peuple, il était simple, familier, touchant ; il aimait les enfants et regardait leur instruction comme un des principaux devoirs de sa charge. Il recommandait souvent à son clergé de bien instruire la jeunesse et de faire ce qu'on appelait le cathéchisme.

La prière, la méditation, l'étude se partageaient tout son temps. St. Germain fut une des lumières de son époque. Au VI<sup>e</sup> siècle l'étude était difficile, les maîtres faisaient défaut, les livres manquaient, et les travaux du saint ministère étaient trop nombreux pour laisser aux évêques le temps de composer des chefs-d'œuvres. Cependant Germain étudiait beaucoup, il connaissait parfaitement la Sainte Ecriture et ses sermons étaient nourris de textes de la Bible. Il étudiait de préférence parmi les Pères, St. Augustin, un des plus beaux génies de l'Eglise catholique, et St. Hilaire de Poitiers, une des gloires de l'église des Gaules. St. Germain se faisait un devoir de célébrer avec beaucoup de dignité et de grandeur les saints offices ; il ne négligeait aucune cérémonie et observait avec une parfaite exactitude tous les points de la liturgie. Toutes les religions ont un culte, une liturgie, des cérémonies ; mais rien n'égale la beauté des cérémonies de la religion catholique : elles ont toutes un sens symbolique qui rappelle quelque mystère, ou quelque acte de la vie du Sauveur.

St. Germain, observateur scrupuleux de tous les

points de la liturgie, exigeait de son clergé la même exactitude. Avant sa promotion à l'épiscopat, bien des abus s'étaient glissés dans différentes églises : il les réforma avec prudence, et bientôt, dans toutes les paroisses du diocèse de Paris les saints mystères furent célébrés avec une décence admirable et une régularité parfaite. La dévotion du peuple s'accrut, et les fidèles, en voyant les offices célébrés avec une si belle précision et les cérémonies si bien accomplies, se rendaient aux églises avec bonheur. Pour faciliter la parfaite observance de la liturgie et faire mieux comprendre au peuple et aux clergé le sens des cérémonies, Germain compose un ouvrage rempli de science et de piété, sur la liturgie du diocèse de Paris. Cet ouvrage, que M. l'abbé Migne a publié dans sa patrologie, donne les explications les plus satisfaisantes sur le sens des cérémonies usitées dans la plupart des églises de France.

Vers l'an 116, la France avait perdu St. Remy. Ce grand évêque de Reims avait exercé sur ses contemporains une influence salutaire ; l'Eglise lui devait la conversion et la civilisation des Franks. Ste. Clotilde était descendue dans le tombeau. St. Germain, évêque de Paris continuait l'œuvre de St. Remy ; et Ste. Radegonde, la mission de Clotilde, par ses prières elle attirait les bénédictions du Ciel sur la nation des Franks. Afin de bien remplir tous ses devoirs, Germain invoquait d'une manière particulière les saints dont la Gaule possédait les précieuses reliques. Chaque année, il revenait dans sa chère patrie, à l'époque de la fête de St. Symphorien ; c'était pour lui un bon-

heur, de revoir les campagnes où il avait passé son enfance, de visiter les églises où il avait prié et pleuré pendant les premières années de sa vie, d'entretenir les personnes qu'il avait connues et aimées, de soulager les misères des pauvres de son pays natal. Mais son plus grand bonheur était de revoir les moines, de l'abbaye de St. Symphorien, ses anciens confrères, et de s'agenouiller près du tombeau du glorieux martyr. Avec quelle dévotion il le priait pour son église de Paris ; avec quelle simplicité il le consultait sur la conduite qu'il devait tenir. La ville de Tours était fière de posséder les reliques insignes du grand Thaumaturge des Gaules ; chaque année, une multitude de pèlerins accourus de toutes les parties de la France, et même de toutes les parties du monde alors connu, venait prier près du tombeau de St. Martin. St. Martin était bien le modèle des évêques ; aussi, St. Germain aimait à se rendre à Tours pour prier le bienheureux Martin et vénérer ses reliques. Il venait donc chaque année à Tours, implorer l'assistance de ce glorieux confesseur.

Le zèle de Germain ne connaissait pas de bornes : dans ces voyages, il prêchait, soulageait les malades, guérissait les infirmes, délivrait les prisonniers, convertissait les hérétiques, les Juifs. Il assistait aux conciles provinciaux, et souvent il était l'âme de ces conciles ; il visitait ses frères dans l'épiscopat, et si ses travaux le lui permettaient, il assistait au sacre des nouveaux évêques : ainsi il fit le voyage de Bourges pour assister à la consécration épiscopale de l'évê-



que Félix. Pendant son séjour à Bourges, il eut l'occasion d'entretenir un juif nommé Sigeric. Le saint lui parla avec tant de science et une si grande conviction des dogmes et de la morale du christianisme, que le juif convaincu abjura l'antique religion du peuple d'Israël et reçut le baptême. Sa femme refusa de suivre son exemple ; elle s'irrita et blâma sévèrement son mari. Elle fut promptement punie de sa colère : le démon s'empara d'elle et la tourmenta avec une violence si extrême, qu'elle eut recours à St. Germain. Le bienheureux chassa le démon, instruisit cette malheureuse femme et lui donna le baptême. Ainsi St. Germain ne négligeait aucune occasion de faire le bien, et dans ses voyages comme à Paris, il cherchait toujours à gagner des âmes à Jésus-Christ. Quel exemple pour nous ! dans nos voyages, nous cherchons la distraction, le plaisir, et bien rarement la gloire de Dieu et le salut des âmes. Imitons les saints, si nous voulons partager leur bonheur ; accomplissons toutes nos actions pour la gloire de Dieu, et nous serons récompensés.

## CHAPITRE VI.

### *La société du VI<sup>e</sup> siècle. Relations de St. Germain avec les monarques de son époque.*

Après l'invasion des barbares, les rois jouissaient d'une autorité absolue; souvent leur caprice servait de règle. Seule la religion, par son influence salutaire, mettait un frein à la puissance de ces monarques chrétiens, mais encore barbares. Les évêques luttèrent avec une indomptable énergie contre tous les abus; et quand le peuple était opprimé, il s'adressait à ses pontifes. Quelque fois, les évêques, parce qu'ils faisaient trop bien leur devoir, parce qu'il reprochaient avec trop de hardiesse, aux puissants, leurs crimes ou leurs vices, souffraient la persécution, l'exil, la prison; tôt ou tard la justice triomphait et le monarque oppresseur recevait la punition de sa mauvaise conduite. Les souffrances du peuple au VI<sup>e</sup>, au VII<sup>e</sup>, au VIII<sup>e</sup> siècles furent grandes et nombreuses; mais sans l'église catholique et sa légitime influence, sans le dévouement des saints évêques de cette époque, elles auraient été plus nombreuses et plus grandes encore.

Germain se trouvant dans la capitale des Francs, dut, plus que ses vénérés collègues, entretenir des relations continuelles avec les rois de son temps. Il leur donna toujours de sages conseils. Il les traitait d'abord avec douceur, cherchait à les ramener au bien par la bonté: quand ils refusaient d'obéir aux lois de l'Eglise, il leur parlait avec autorité des jugements de Dieu. Au moment où St. Germain monta sur le

siège de St. Denys, Childebert régnait à Paris. Ce monarque, comme nous l'avons déjà dit, cherchait, par ses bonnes œuvres, à réparer les fautes de sa jeunesse ; le saint évêque profita de ses bonnes dispositions et lui inspira de généreux desseins. D'après ses conseils, Childebert fit construire le monastère et la basilique de St. Vincent, aujourd'hui, église de St. Germain-des-prés, située dans la rue Bonaparte, ornée de magnifiques peintures, dues au génie d'Hyppolite Flandrin ; il posa aussi les fondements de N.-D. de Paris. Au 13<sup>e</sup> siècle, l'église construite par Childebert fut remplacée par l'illustre basilique qui fait l'admiration de tous les visiteurs et de tous les archéologues. Childebert avait une grande confiance en St. Germain ; et l'évêque de Paris obtenait de ce monarque, comme nous le verrons plus tard, de grandes largesses pour ses pauvres. Pendant ses maladies, Childebert avait recours à St. Germain plutôt qu'au médecin, et quand le saint lui avait rendu la santé, le roi se montrait reconnaissant, comme le prouve la note suivante : elle honore à la foi le monarque qui la dicta et l'évêque qui en était l'objet : " Notre père et seigneur Germain, évêque de Paris, homme vraiment apostolique, nous a fait connaître par ses prédications que, tandis que nous sommes en ce monde, nous devons penser à l'autre vie, et il nous a recommandé d'augmenter de plus en plus les biens des églises et de soulager la misère des pauvres, comme il nous en a donné lui-même l'exemple. Or, ce saint évêque m'ayant trouvé dangereusement malade, dans ma maison de Celles, qui est située dans le territoire

de Melun, et voyant que la médecine avait épuisé en vain tous les secrets de son art, eut recours à la prière, qui fut plus efficace que tous les remèdes ; car ayant passé la nuit en oraison, il m'imposa les mains le lendemain matin, et aussitôt je recouvrai la santé, que les plus habiles médecins n'avaient pu me rendre. C'est pourquoi, en reconnaissance de ce miracle, que Dieu a opéré par son moyen pour l'affermissement de notre règne et pour notre salut éternel, nous donnons à notre mère l'église de Paris, dont le seigneur Germain est évêque, notre maison dite de Celles, avec toutes ses appartenances situées dans le territoire de Melun, sur les bords de la Seine, au confluent de l'Yonne."

Childebert mourut dans des sentiments de foi vive et avec un sincère repentir de ses fautes, en 558. Son frère le roi Clotaire lui succéda. Il quitta Soisson, où jusque là il avait résidé, pour venir habiter Paris. Clotaire, ne connaissait pas St. Germain. L'évêque se présenta au Palais selon son habitude ; mais les officiers de service le firent si longtemps attendre, qu'il fut obligé de se retirer. La nuit suivante, Clotaire souffrit de si atroces douleurs, que reconnaissant sa faute, il fit prier le saint évêque de venir le visiter. Germain se rendit au Palais. Clotaire se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Le saint calma ses douleurs, et depuis, Germain exerça sur ce souverain une influence salutaire. Clotaire avait épousé Radegonde. Cette sainte, après la mort de tous ses parents et la ruine de toute sa famille, était tombée, à l'âge de huit

ans, entre les mains des vainqueurs du roi son père. Sa beauté, ses grâces attirèrent l'attention de Clotaire : il lui fit donner une éducation très-soignée, et l'épousa presque de force. Radegonde n'avait aucun goût pour les grandeurs ; elle soupirait après la solitude et le cloître. Après quelque temps de mariage, elle se retira auprès de St. Médard, et pria cet illustre pontife de lui donner le voile. Clotaire consentit à rompre les liens qui l'unissaient à Radegonde, et cette reine, descendant volontairement du trône, renonçant avec bonheur à sa couronne, se retira à Poitiers, près du tombeau de St. Hilaire. Elle fonda un monastère célèbre dans la suite, et édifia toutes les religieuses et toute la population de Poitiers. Clotaire, cependant, n'avait pas oublié sa vertueuse épouse : un jour il forma le projet de l'enlever et de la ramener à la cour. Prévenue des projets de ce monarque, Radegonde supplia St. Germain d'intervenir en sa faveur. Germain rencontra Clotaire à Tours, et lui fit entendre des paroles sévères : craignant la colère de Dieu, le roi renonça à sa criminelle entreprise ; et grâce à l'intervention de St. Germain, Radegonde ne fût pas troublée dans sa chère solitude de Poitiers.

Quand les monarques résistaient à la douceur, à la prévenance ; quand, malgré la douleur de l'Eglise, ils violaient les droits les plus sacrés, foulaient aux pieds les saintes lois, Germain avait recours aux peines, aux châtimens, dont les pontifes font quelque fois usage pour arrêter les audacieuses entreprises des puissans de la terre ou punir les crimes. Cha-

ribert avait épousé Ingoberge, de qui il eut une fille, mariée à un des rois d'Angleterre : elle travailla avec le moine Augustin à la conversion de son peuple. "Or, dit Grégoire de Tours, Ingoberge, femme de Charibert, avait à son service deux jeunes filles dont le père était un pauvre cardeur de laine : l'ainée, Marcovèse, avait déjà pris le voile; l'autre se nommait Méroflède. Le roi en devint épris. Ingoberge s'étant aperçu de cette honteuse passion, voulut, dans sa jalousie, guérir le roi en lui rendant méprisables les femmes qu'il aimait. Elle fit venir secrètement leur père au palais, et le mit à travailler en lui confiant à carder les laines royales. Pendant qu'il était à l'ouvrage, elle appela Charibert et lui montra cet homme. Charibert, dont la curiosité avait été si éveillée, se montra fort irrité de que l'on eût voulu réformer ses mœurs; il répudia Ingoberge et épousa Méroflède. Plus tard, ajoute Grégoire de Tours, Charibert épousa Marcovèse, déjà religieuse, et tous deux furent excommuniés par St. Germain, évêque de Paris; et comme le roi ne voulait pas la renvoyer, elle mourut frappée par le jugement de Dieu, et peu de temps après mourut le roi Charibert." Cette juste sévérité était nécessaire pour arrêter les caprices des rois francs et conserver au mariage sa sainteté et sa grandeur. Que serait devenue la famille ? quel aurait été le sort de la femme, si l'Eglise n'avait pas su résister aux passions des rois, si les évêques n'avaient pas pris la défense des épouses faibles et méprisées ? La guerre entre les souverains qui au VI<sup>e</sup> siècle se partageaient la France, était un des plus rudes fléaux de cette époque. Depuis de lon-

gues années, la reine Brunehaut (1), désireuse de venger sa sœur, que son royal époux, à l'instigation de Frédegonde, avait tué pendant son sommeil, poussait son mari à la lutte, à la violence. Elle ne voulait accorder aucun pardon à Chilpéric vaincu. St. Germain écrivit à cette reine une lettre ferme où il lui donnait d'excellents conseils. L'histoire a conservé cette belle lettre: " A la reine Brunehilde, fille en Jésus-Christ de la sainte Eglise, Dame très-clémenté, etc., Germain pécheur. " Votre bienveillance se réjouit de la vérité, elle la tolère, elle ne s'en lasse jamais ; voilà pourquoi nous osons vous exprimer, nous qui vous aimons jusqu'au fond de l'âme, les douleurs de notre cœur plein de tristesse. Autrefois, quand le peuple chrétien, encore peu nombreux, obtenait par la grâce de Dieu un peu de calme, les apôtres disaient : " Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut..." Aujourd'hui, au contraire, en face des jours funestes et dignes de pitié, nous nous écrions en pleurant : Voilà que les heures de notre misère et de notre perte arrivent. Malheur à nous ! car nous avons péché. Si tant de tribulations et d'amertumes ne nous avaient pas abattu, si elles n'avaient pas montré la faiblesse de notre corps, nous nous serions fait nous-même un devoir d'aller solliciter votre pitié. Nous déposons dans votre sein les bruits populaires qui se répandent et nous comblent d'épouvante. On dit que c'est par vos conseils que le roi Sighebert se propose de ravager

---

(1) Brunehaut, s'appelait dans son enfance Brune childe (en langue Barbare enfant brune). De son temps, on l'appelait Brunehilde et l'évêque St. Germain l'appelait comme tous ses contemporains.



entièrement notre malheureux pays. Si nous répétons ces rumeurs, ce n'est pas que nous y ajoutions foi; cependant nous vous supplions de ne donner en aucune manière un prétexte de vous charger d'une si odieuse accusation. Il est vrai que ce pays est depuis longtemps à plaindre, et qu'il touche à sa perte; mais nous ne désespérons pas de la miséricorde divine. Il serait temps encore d'arrêter la vengeance de Dieu, si chacun pouvait abjurer la haine qui médite le meurtre, qui écarte toute pensée de prudence. Notre Sauveur a dit, à l'heure de sa passion: "Malheur à celui par qui le scandale arrive": nous ne pouvons croire que tant d'actions détestables puissent demeurer impunies, et nous conjurons chacun d'entre ceux qui nous écoutent de songer, dans leur conscience, à leurs pensées, à leurs actes, afin de n'être pas atteint par ce terrible jugement prononcé contre le traître Judas.... Aucun n'a voulu nous entendre: voilà pourquoi nous vous adressons nos prières. Si vous renversez le royaume de vos ennemis, ce ne sera ni pour vous, ni pour vos enfants un grand sujet de triomphe. Pour que cette contrée se réjouisse d'être tombée en votre pouvoir, il faut qu'elle reçoive de vous sa délivrance, et non sa mort. Je vous écris pénétré de douleur, car je vois comment les rois et les peuples se précipitent pour offenser le Seigneur. Il est écrit: "Quiconque mettra sa confiance en son bras verra sa confusion, et non sa victoire." Quiconque, je vous le dis moi-même, croira suffire seul au salut d'un peuple, verra plutôt approcher sa mort que son triomphe. Quiconque sera gonflé à la vue des richesses, subira l'opprobre de la pau-

vreté avant de rassasier son avarice. Le Juge éternel nous juge ; le pouvoir de nous juger lui appartient toujours : il ne se laisse pas corrompre par les offres, il ne se laisse point toucher par les vœux des impies. Il voit les cœurs, et rend à chacun selon ses œuvres. Vaincre son frère est une honteuse victoire ; humilier sa famille, renverser et détruire les possessions de ses parents, ce sont de honteux triomphes. En faisant la guerre aux siens, on combat contre son propre bonheur : ennemi de soi-même, on avance sa ruine. Au commencement du monde, il y avait deux frères sur la terre : Cain, l'un d'eux, accomplit un fratricide ; et sa punition fut sept fois plus forte que son crime. Joseph fut vendu par la jalousie de ses frères ; et ces méchants ne tardèrent pas à devenir ses serviteurs. Saül avait juré de perdre David ; il eut bientôt besoin d'être épargné par la miséricorde de son ennemi. Absalon tua son frère et voulut détrôner son père ; est-il besoin de vous redire ses revers et sa mort ? Ecoutez le prophète David : " Les méchants seront exterminés, les justes auront la terre en héritage." Ecoutez l'apôtre : " Celui qui hait son frère est homicide ; il marche dans les ténèbres, il ne sait où il va." Ecoutez le Sauveur : " Heureux les pacifiques ; ils seront appelés les enfants de Dieu.... Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix." Là où est la paix et l'amour, là est la religion. Méditons l'histoire d'Esther, de cette reine qui sauva sa nation. Employez votre prudence, votre foi et vos vertus à détourner le seigneur roi d'offenser Dieu ; engagez-le à donner le repos à ce peuple, et à laisser au Juge éternel le soin de la justice. Celui qui hait son frère

méprise ses amis et ferme les yeux à la vérité: les prophètes parlent contre lui, les apôtres le détestent et le Tout-puissant jugera ses œuvres. Nous vous supplions de recevoir nos humbles salutations, que vous offrira de notre part Gondeulfe, porteur des présentes." Brunehaut n'écouta pas ces conseils. Le saint s'adressa alors à Sighebert lui-même, et lui prédit que s'il ne renonçait pas à la guerre, il périrait malheureusement: Sighebert méprisa les sages avis du pontife. Frédegonde gagna deux jeunes francs, leur donna deux poignards dont elle avait empoisonné la lame, et les envoya auprès de Sighebert pour l'assassiner. Ces deux francs, introduits auprès du monarque, le percèrent à la fois de leurs poignards et le firent tomber mort: ainsi se vérifiait la prophétie de St. Germain. La société au VI<sup>e</sup> siècle, se composait de deux éléments bien différents: les Francs, vainqueurs et maîtres absolus du pays: il fallait les adoucir, les civiliser, les instruire; les gaulois vaincus, essayant de dominer par la supériorité de l'intelligence. L'Eglise mettait tout en œuvre pour faire avec ces deux éléments une nation nouvelle, toute chrétienne; et St. Germain se dévouait, avec un zèle sans bornes, à cette tâche pénible.

## CHAPITRE VII.

### *Charité de St. Germain.— Ses miracles.*

La vie de notre Seigneur ne fut, pour ainsi dire, qu'un acte de continuelle charité. Le divin Sauveur prêcha sans cesse l'amour du prochain, et voulant nous donner une haute idée de la charité, il nous dit qu'au jugement dernier, il adressera aux justes ces douces et consolantes paroles : " Venez les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde : j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été sans demeure, et vous m'avez donné un refuge ; j'ai été nu, et vous m'avez donné des vêtements ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été en prison, et vous êtes venu me consoler. " Les saints ont suivi l'exemple du Sauveur et marché sur ses traces ; ils ont aimé les pauvres. St. Germain était inépuisable dans sa charité : il instruisait les pauvres, leur donnait du pain, leur distribuait des vêtements ; il visitait les malades, les infirmes, et partout où il allait, il laissait un souvenir de son passage, un témoignage de sa bonté. Il donnait tout ; et quand il n'avait plus rien pour faire l'aumône, pauvre volontaire, il allait frapper à la porte des grands, des riches, des rois, et demander du pain pour ses pauvres, ses orphelins, ses veuves. Il demandait avec de si persévérantes instances, que personne n'osait lui refuser. St. Fortunat nous a conservé quelques traits de sa charité ; ils dépeignent merveilleusement bien l'a-

me de St. Germain. "Un jour, raconte St. Fortunat, le roi Childebert lui envoya six mille *soldi* d'or. Germain alla immédiatement au palais pour remercier le prince, et durant le trajet, il en distribua trois mille aux pauvres qui le présentèrent à lui. "Vous reste-t-il encore de l'argent?" lui demanda le roi. "J'ai encore la moitié de ce que vous venez de m'envoyer, répondit Germain, il ne s'est point trouvé assez de pauvres sur ma route pour épuiser la somme entière.—Seigneur, reprit le roi, distribuez tout ce qui reste : avec la faveur du Christ, nous aurons toujours de quoi donner."

Et, brisant les vases d'or et d'argent qu'il trouva sous sa main, Childebert en remit les précieux fragments à l'évêque. Un autre jour, le même roi Childebert lui fit présent d'un cheval à selle, et le pria de le garder en mémoire de lui et de ne le donner à personne. Mais le saint évêque ayant rencontré un captif dont il ne pouvait payer autrement la rançon, vendit le cheval et délivra l'esclave: la prière du pauvre l'avait emporté dans son cœur sur celle du roi lui-même.

St. Germain déploya un grand zèle pour venir au secours des prisonniers. Dans ces temps barbares, où la guerre entre les différents souverains des Gaules était presque continuelle, où la moindre offense envers le roi était punie de la prison, le nombre des malheureux détenus dans d'affreux cachots était très-considérable. Le sort de ces malheureux était des plus tristes : séparés de leur famille, de leurs enfants, de leurs amis, ils ne pouvaient rien savoir de ceux qu'ils aimaient ; ils attendaient dans les larmes et le

désespoir l'heure de la délivrance. L'Eglise s'efforçait d'apporter quelques consolations aux prisonniers, et St.Germain aimait à les visiter, à descendre dans leur sombre cachot, pour écouter leurs plaintes. On pouvait avec de l'argent racheter les prisonniers et les rendre à la liberté: St.Germain recueillait des sommes d'argent assez fortes pour délivrer chaque année un grand nombre de prisonniers. "Jusqu'où le bienheureux Germain étendait cette œuvre de rédemption, continue Fortunat, je ne saurai mieux le dire qu'en faisant appel au témoignage de toutes les nations voisines: les Espagnols, les Scots, les Bretons, les Burgondes, les Saxons accouraient près du saint afin d'en obtenir la délivrance. Quand il manquait d'argent pour les racheter, on le voyait s'asseoir triste et désolé, le front pensif, la parole brève et contrainte. Si dans ces circonstances, il était invité à quelque festin, il faisait une collecte parmi les convives, et quand les sommes recueillies lui permettaient de racheter au moins un captif, on voyait la sérénité reparaitre sur son visage. Parfois le Seigneur lui ménageait un secours inattendu de la part de quelque bienfaiteur ignoré; d'ordinaire le saint en avait d'avance la révélation, et il disait: "Rendons grâces à la clémence divine: le prix de notre rançon sera bientôt entre mes mains." La prédiction ne tardait pas à se réaliser. Le saint vieillard souriait avec une angélique douceur, retrouvait toute l'ardeur et la vivacité de la jeunesse, pour courir annoncer la bonne nouvelle à ses protégés.

Dieu récompensa tant de vertus et une si grande

charité par le don des miracles. Les modernes incrédules reprochent à l'Eglise et aux historiens catholiques, d'avoir admis des miracles si nombreux et si éclatants, accomplis dans ces siècles d'ignorance, à des époques où la critique n'existait pas. Pourquoi, disent-ils, tant de miracles au VI<sup>e</sup>, au VII<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi sont-ils si rares au 18<sup>e</sup>, au 19<sup>e</sup> siècle. D'abord, dans notre siècle les miracles ne sont pas plus rares qu'aux premiers temps du christianisme. Est-ce qu'il ne s'accomplit pas chaque jour quelque miracle à la grotte de Lourdes, sur la colline de La Salette, dans les sanctuaires vénérés de la bonne Sainte Anne ? Est-ce qu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, le curé d'Ars n'a pas guéri autant de malades que St. Germain au VI<sup>e</sup> siècle ? Si les miracles étaient plus rares de nos jours, cela prouverait-il contre l'authenticité de ceux accomplis à l'époque de l'invasion des barbares ? Il fallait frapper l'intelligence de ces barbares par des merveilles, leur prouver, pour ainsi dire, la vérité du christianisme par des miracles dont ils étaient les témoins étonnés. Aussi St. Germain a-t-il opéré pendant sa vie un nombre très-considérable de miracles. Le peuple connaissait sa puissance et avait souvent recours à ses prières ; on plaçait sur son passage les malades, les infirmes, et ils étaient guéris. Quand on ne pouvait pas voir le saint, on demandait quelques lambeaux de ses vêtements, la paille de son lit, une de ses lettres, le pain qu'il avait béni, et si on pouvait toucher ces pieux objets, on obtenait sa guérison. Ainsi, les habitants du village de Meudon, affligés par une maladie contagieuse, retrouvèrent la santé en man-



geant un peu de pain que le saint avait béni. Une femme aveugle, Gertrude, épouse de Monolis, s'adressa au saint, et ses yeux se rouvrirent à la lumière. Un prêtre paralytique vint trouver St. Germain et le pria de lui rendre l'usage de ses membres : le St. toucha les parties paralysées et les guérit. Attila, favori du roi Childeberr, était mort des suites d'une blessure et d'une saignée pratiquée mal à propos. Le roi portait une vive affection à cet homme : il supplia le saint de venir au palais ; Germain s'y rendit et fit avec l'eau bénite le signe de la croix sur le cadavre, et aussitôt Attila reprit la vie. Le saint ressuscita aussi un enfant. Tous ces miracles, opérés devant un grand nombre de témoins, augmentaient l'amour et la vénération du peuple. Tous les fidèles du diocèse de Paris étaient fiers d'avoir à leur tête un pasteur d'une si grande sainteté. Le démon redoublait d'efforts pour faire tomber Germain, il le tentait de toutes les manières ; mais par ses ferventes prières, ses longues et saintes méditations St. Germain triompha toujours de l'ennemi du genre humain.

## CHAPITRE VIII.

*St. Germain réforme le clergé, restaure les pieux sanctuaires, veille à l'éducation des jeunes clercs.*

*Son éloquence.*

A mesure qu'il avançait dans la vie, St. Germain sentait croître son activité et son dévouement. Ses saintes prédications et plus encore ses bons exemples avaient converti le peuple de Paris : le luxe était tombé, les désordres avaient cessé, les enfants fréquentaient les écoles et les cathéchismes ; le dimanche, les églises se remplissaient de fidèles attentifs à la parole de Dieu ; les riches faisaient d'abondantes aumônes ; les moines, fidèles à leur vocation, demeuraient dans leurs monastères et observaient avec une parfaite exactitude tous les points de la règle ; le clergé s'était réformé de lui-même, grâce au zèle déployé par son saint Evêque. St. Germain voulait que les églises fussent tenues avec ordre et propreté, il exhortait les prêtres et les fidèles à restaurer les vieux sanctuaires, à construire de nouvelles églises, dignes, par leur beauté et leur grandeur, de la capitale du nouveau royaume des Francs. Sur la demande de Germain, Childerbert fit construire la magnifique église St. Vincent et le monastère dédié au même saint. Cette belle église servit pour la sépulture des rois de France, jusqu'au jour où Dagobert 1er fit élever la magnifique basilique de St. Denys. Les rois de France reposèrent à St. Denys jusqu'à la révolution de 1793 : à cette époque les tombeaux furent profanés et les cendres

des rois jetées au vent. St. Germain fit lui-même la dédicace de l'église St. Vincent, au milieu d'un grand concours de peuple. Ces fêtes splendides firent plaisir au roi Childeberrt, et augmentèrent la piété et la dévotion des fidèles. C'est aussi pendant l'épiscopat de St. Germain que fut construite, de l'autre côté de la Seine, une autre église en l'honneur de St. Vincent. Elle forme aujourd'hui, comme St. Germain-des-prés, une des églises paroissiales du diocèse de Paris, et porte le titre de St. Germain l'Auxerrois. Elle se trouve en face de la belle colonnade du Louvre.

Germain voulant donner à l'Eglise des prêtres instruits, vertueux, remplis de dévouement, n'épargna rien pour fonder à Paris une excellente école pour les clercs. A la tête de ce séminaire (1), il plaçait les prêtres les plus doctes et les plus vertueux ; il le visitait souvent lui-même, prenait plaisir à faire subir aux jeunes clercs, de sérieux examens sur toutes les parties de l'écriture sainte et de la théologie. En peu d'années l'école ecclésiastique de Paris, avait acquis une gran-

(1) En appelant l'école ecclésiastique de St. Germain un séminaire, on se sert d'un terme impropre. Les séminaires proprement dits furent fondés seulement après le Concile de Trente : en Italie par St. Charles Borromée; en France par St. Vincent de Paul et surtout par M. Olier, le pieux fondateur de la Congrégation de St. Sulpice. Les Lazaristes ou prêtres de la mission, fondée par St. Vincent de Paul, dirigent des grands et des petits séminaires, et envoient des missionnaires dans toutes les parties du monde. Les prêtres de St. Sulpice se consacrent d'une manière spéciale à la direction des grands séminaires. Le Canada connaît le dévouement, la vertu, le zèle des prêtres de St. Sulpice. Les Sulpiciens arrivèrent en Canada vers l'an 1677. Les Récollets, les Jésuites les avaient précédés. Le Canada a prospéré, il s'est élevé au rang des grandes nations, malgré de longues luttres et de nombreuses difficultés, parce qu'il est demeuré fidèle à la religion de ses pères, parce qu'il a écouté la voix de ses zélés pasteurs. S'il veut jouer en Amérique le rôle que la France catholique a joué en Europe, qu'il demeure ferme dans sa foi.

de renommée ; des jeunes gens de toutes les parties de la France vinrent y achever leurs études. L'Angleterre elle-même envoya de jeunes clercs pour se former, sous la direction de Germain, à la pratique de toutes les vertus ecclésiastiques. On pense que St. Brioux, l'illustre apôtre de l'Angleterre et de la Bretagne Française, vint étudier à Paris au temps de St. Germain. Du reste, St. Germain était lui-même très-savant et très-éloquent. "Son éloquence, dit Fortunat, était si persuasive, qu'à elle seule elle était un véritable prodige. Quand il parlait, non-seulement le peuple, mais les hommes les plus versés dans la littérature demeuraient suspendus à ses lèvres. Il savait si bien faire passer ses sentiments dans l'âme des auditeurs, qu'on vit souvent des multitudes entières, converties à sa voix, se frapper la poitrine et exprimer par des gémissements et des sanglots le regret de leurs fautes. On eut dit un ange descendu du Ciel et revêtant la figure d'un homme pour attendrir tous les cœurs.

Ici une réflexion se présente à notre esprit. Il est assez à la mode, de nos jours, d'accuser l'Eglise de favoriser l'ignorance : il s'est même trouvé des écrivains pour oser affirmer, sans preuve, que l'Eglise n'avait rien fait pour élever, instruire les peuples barbares. Cette assertion tombe d'elle-même devant les faits. A l'époque de l'invasion des barbares, l'Eglise conserve pieusement la sainte écriture, les ouvrages des Pères, ceux des philosophes, des poètes, des historiens de l'antiquité. A côté des demeures épiscopales,

elle élève des écoles, donne au pauvre comme au riche l'instruction nécessaire. Les évêques, comme St. Germain, recommandent à leurs prêtres, à leurs clercs, de s'instruire, de lire et de méditer la parole de Dieu, de faire au peuple de solides instructions. Tout aurait péri comme dans un nouveau déluge, au temps de l'invasion des barbares, si l'Eglise n'avait conservé dans son arche sainte, les trésors de la littérature sacrée et de la littérature profane. St. Remy instruisit Clovis, St. Germain continua sous le fils de Clovis, la glorieuse mais pénible mission de l'évêque de Reims, et peu à peu la nation des Francs fut civilisée.

## CHAPITRE IX.

### *Mort de St. Germain.—Ses funérailles.*

Le saint évêque avait atteint l'âge de quatre-vingts ans. Sa santé, malgré les privations de toute sorte, les mortifications les plus austères et les travaux les plus pénibles, était excellente. A mesure qu'il avançait dans la vie, le saint évêque semblait vouloir augmenter ses bonnes œuvres, multiplier ses prières, ses visites aux églises, à l'humble demeure des pauvres, à l'étroite cellule des prisonniers. Il était véritablement le père de son troupeau, et si tels eussent été les desseins de Dieu, volontiers il aurait donné sa vie pour ses brebis. Il était accessible à tout le monde. Les riches, les puissants le vénéraient, à cause de ses vertus et de l'autorité qu'il exerçait sur le peuple de Paris ; ils venaient souvent lui demander conseil, et jamais ils ne regrettèrent d'avoir consulté un homme d'une si grande sagesse. Les pauvres, les faibles, les délaissés, étaient les amis du saint vieillard ; il écoutait leurs plaintes avec une patience admirable, relevait leur courage abattu, par quelques bonnes paroles, soulageait leurs misères, se privait du nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Les malades, attirés par la renommée de ses miracles, accouraient pour le voir, recevoir sa bénédiction, toucher ses vêtements, s'agenouiller sur son passage, baiser l'empreinte de ses pas. Les mères apportaient les petits enfants : le saint les accueillait avec cette bienveillance, cette douceur, dont Jésus-Christ nous a donné un si

touchant exemple, dans cette circonstance mémorable où il dit à ses disciples, qui voulaient les écarter : " Laissez venir à moi les petits enfants ; *sinite parvulos venire ad me.*" Au milieu de ses bonnes œuvres, entouré de la vénération de tout son troupeau, le saint, dont les perfections grandissaient sans cesse, s'avancait vers la mort, et ne la craignait pas. Pour St. Germain, la mort c'était la délivrance, le repos, la paix, le bonheur. Dieu, du reste, lui révéla le jour de sa naissance au Ciel. Au chevet de son lit et même dans la salle où il prenait ses repas, ses amis lurent souvent cette date : le 5 avant les Calendes de juin ; mais ils n'en comprirent pas la signification. Après la mort du bienheureux, qui arriva le 28 mai 576, on comprit que, par une grâce particulière de Dieu et une révélation spéciale du St. Esprit, St. Germain avait connu le jour et l'heure de sa mort. Nous l'avons dit, St. Germain ne redoutait pas la mort ; pendant toute sa vie il s'était préparé à ce passage de la terre de l'exil à l'éternelle patrie, de la cité des angoisses, des tristesses, des chagrins, à la cité permanente. Cependant son humilité était trop grande pour se laisser aller à une funeste présomption, il avait une connaissance trop approfondie de la théologie pour ne pas redouter les jugements de Dieu. Aussi, à mesure qu'il approchait du jour de la délivrance, il augmentait ses mortifications, ses jeûnes, ses veilles ; il prolongeait bien avant dans la nuit ses prières et ses méditations. Avant de rendre le dernier soupir, après avoir reçu avec une grande dévotion le corps et le sang de son sauveur et de son Dieu, il demanda par-



don à ses serviteurs, à ses prêtres, et recommanda de prier pour le repos de son âme. Le 28 mai 576, comme nous l'avons déjà dit, il rendit sa belle âme à Dieu. Les prêtres de son diocèse présents à son décès, tous ses serviteurs, fondirent en larmes, car tous l'aimaient et le vénéraient. La triste nouvelle se répandit avec une grande rapidité dans toute la ville de Paris ; tous les habitants pleurèrent leur saint évêque, leur bon pasteur ; les juifs eux-même mêlaient leurs larmes à celles des chrétiens. Le saint est mort, disait-on dans toutes les familles, nous avons perdu notre bon père ; du haut du ciel, son éternelle demeure, Germain veillera sur nous, il protégera notre cité. Quelques jours après son décès, ses funérailles eurent lieu en grande pompe, selon le désir qu'il avait exprimé dans son testament. Le corps du défunt fut transporté à l'abbaye de St. Vincent, aujourd'hui église de saint Germain-des-prés. Dieu voulut après sa mort glorifier son serviteur. Durant sa vie, St. Germain avait témoigné aux prisonniers une affection toute particulière ; aussi, quand le cortège funèbre passa devant les prisons, le corps de St. Germain devint si pesant qu'on fut obligé de le poser à terre. Quelques personnes pensèrent que par ce miracle, Dieu demandait la délivrance des prisonniers : on ouvrit donc la porte des prisons, et les malheureux détenus accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure le corps de leur saint protecteur. Près du portail de l'église St. Vincent, se trouvait une petite chapelle que St. Germain avait fait construire en l'honneur de St. Symphorien. Germain eut toujours une grande dévotion envers le saint patron du monas-

tère dont il fut le supérieur dans les premières années de son sacerdoce. C'est dans cette chapelle que furent déposés ses restes mortels. Ce tombeau devint un lieu de pèlerinage, et de nombreux miracles opérés par son intercession, prouvèrent à tout le monde la sainteté du bienheureux Germain Evêque de Paris. Le roi Chilpéric professait pour ce saint le plus profond respect: aussi, au bruit des merveilles opérées sur sa tombe, fit-il graver cette inscription, qu'il avait lui-même composée, au lieu où reposaient ses cendres: "Saint Germain était un homme apostolique, le père, le médecin, le pasteur et l'amour de son peuple."

## CHAPITRE X.

### *Les reliques de St. Germain.*

L'histoire conserve le souvenir de actions des grands hommes ; la postérité admire et s'étonne. Quelques-uns de ces héros ont vraiment mérité la gloire dont leur nom est entouré comme d'une auréole : ils se sont sacrifiés pour la patrie. D'autres au contraire se sont illustrés au milieu des combats, ils ont soumis une grande partie de la terre à leur sceptre, ils ont passé comme des torrents dévastateurs. Quand le monde célèbre l'anniversaire de leur mort, beaucoup se réjouissent, sans doute, beaucoup, entraînés par l'éclat des fêtes, se laissent aller à une joie insensée. Mais hélas ! que de familles sont dans la tristesse et pleurent le fils absent, mort sur les lointains champs de bataille, pour conquérir une province au souverain dont on célèbre les fêtes. Les éloges, l'admiration ne manquent pas aux héros du monde, mais l'amour leur fait défaut. Sitôt qu'ils ont disparu de la scène du monde, personne ne les aime. A peine la tombe s'est-elle fermée sur nous, que nous sommes oubliés ! Mais les Saints, comme le Christ, sont aimés après leur mort. On visite leur tombeau, on s'agenouille au pied de leur statue, on se dispute la possession de leurs reliques. Ainsi en a-t-il été des reliques de St. Germain, évêque de Paris. Après sa mort, son tombeau devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Le peuple changea le nom de l'église St.

Vincent et lui donna le nom d'église St. Germain, On y apportait des malades, des infirmes, et plusieurs étaient guéris. Le corps du saint demeura dans la chapelle de St. Symphorien jusque vers l'an 784 ; à cette époque, Larfrède, abbé du monastère, reçut un ordre du Ciel, de transporter les ossements de St. Germain dans le chœur de la grande église. On déploya pour cette cérémonie si imposante et si sainte, une grande pompe. Pepin-le-Bref, chef de la dynastie Carlovingienne, assista avec ses deux fils à la translation des reliques de St. Germain. On remarqua beaucoup la particulière ferveur du prince Charles, qui depuis fut Charlemagne. Plusieurs malades retrouvèrent la santé en touchant les saintes reliques, et ces miracles ravivèrent la dévotion à St. Germain. A l'époque de l'invasion des Normands, les moines cachèrent les précieuses reliques dans la chapelle St. Jean-Baptiste ; le danger passé, on les porta de nouveau dans le chœur de l'église St. Vincent. Elles étaient placées dans une magnifique châsse d'or, don du comte d'Anjou. La révolution française, plus cruelle que les Vandales, pilla les églises, fouilla dans les tombeaux de St. Denys, où dormaient les rois de France ; elle n'épargna pas les sanctuaires où l'on conservait comme les plus précieux trésors les reliques des saints. La châsse de Ste. Geneviève, la patronne de Paris, fut profanée, et ses cendres jetées au vent ; la châsse de St. Germain eut le même sort, et ses reliques furent aussi perdues. Cependant l'église de St. Germain-des-prés, à Paris, possède encore plusieurs précieuses reliques de ce saint ; d'autres églises, en

France et dans d'autres pays, vénèrent aussi quelques reliques de cet illustre évêque de Paris. La révolution n'a pas détruit la confiance et l'amour du peuple chrétien, et chaque année, quand arrive la fête de St. Germain, une foule de pieux pèlerins se transportent à l'église St. Germain-des-Prés, pour y implorer la protection du saint évêque. (1)

Glorieux saint! dont malgré notre indignité, nous avons écrit la vie et raconté les vertus et les miracles, laissez-nous, avant de terminer cet ouvrage, vous adresser du fond de notre cœur une humble prière : O saint évêque de Paris! priez pour l'église de France, que vous avez illustrée de vos vertus et de votre savoir ; priez pour cette ville de Paris où, il se fait tant de mal, mais où aussi il se fait tant de bien. Priez pour le diocèse d'Autun, où la providence a placé votre berceau. Priez, pour le diocèse de St. Germain de Rimonski, qui vous honore d'un culte particulier, et obtenez que l'église du Canada demeure toujours ferme dans la foi. — Amen.

(1) Les saints sont aimés après leur mort, avons-nous dit. St. Germain est honoré à Paris et dans toute la France. Le diocèse de Rimonski célèbre sa fête avec une grande pompe, et Monseigneur Langevin n'a rien négligé pour répandre parmi les fidèles de son diocèse, la dévotion envers ce grand saint. Du haut du Ciel, nous l'espérons, St. Germain veillera sur la population si catholique du diocèse de Rimonski, sur le clergé si zélé de ce diocèse, et sur le vénérable prélat qui imite si bien le glorieux confesseur du VI<sup>e</sup> siècle, en donnant à toutes ses paroisses de saintes reliques, en élevant dans la ville épiscopale un grand séminaire où se forment déjà de bons et saints prêtres.

Les catholiques français qui visitent le Canada, sont toujours dans la joie, en voyant les mœurs des ancêtres si bien conservés, la langue de Cernille et de Bossuet parlée avec une si grande clarté, la religion si bien observée, et presque toutes les églises paroissiales dédiées à des saints honorés d'un culte particulier par le noble peuple de Clovis de Charlemagne et de St. Louis. Le Français, en débarquant au Canada

## APPENDICÉ:

### CULTE DES SAINTES RELIQUES:

Les protestants accusent les catholiques d'idolâtrie, parce que ceux-ci, fidèles aux traditions les plus anciennes et les plus respectables, honorent les reliques des saints. St. Thomas d'Aquin, dont le coup d'œil si sûr, le génie si vaste et si sublime, avaient approfondi tous les dogmes du christianisme; vu toutes les objections élevées contre ces dogmes, avait d'avance répondu aux critiques des disciples du Luther et de Calvin. Dans la troisième partie de sa *Somme théologique*, peut-être le plus beau monument qu'un homme ait élevé à la gloire de Dieu; ce grand docteur explique de la manière suivante le culte que nous rendons aux reliques des saints. "Puis que nous vénérons les saints de Dieu, il faut aussi vénérer leurs corps et leurs reliques. Saint Augustin dit:

retrouve sa patrie; et s'il a traversé les Etats-Unis, quand il arrive aux frontières de la province de Québec, quand il entend les accents de la langue française, il se croit parmi des frères; il éprouve un vif sentiment de joie et de bonheur.

La veille du jour où Clovis devait recevoir le Baptême dans l'antique cathédrale de Reims, St. Remi pénétra dans les appartements du roi des Francs et parla ainsi au tout-puissant monarque: "La France ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs. C'est là en effet, ce qui précipite la ruine des royaumes et des nations." La prophétie de l'illustre et saint évêque de Reims s'est réalisée pour la France, noble terre d'où sont sortis vos ancêtres, Canadiens-Français; mais cette prophétie s'applique aussi à vous autres, Français d'Amérique. Voulez-vous prospérer: suivez la voie de la vérité et de la vertu!



Si les vêtements d'un père, son anneau, ou quelque autre objet analogue, sont d'autant plus chers à ses enfants que ceux-ci éprouvent une plus vive affection pour leurs parents, il n'est permis en aucune manière de mépriser leurs corps; puisque nos corps nous sont unis bien plus intimement et bien plus étroitement que tout vêtement que nous portons; car il fait partie de la nature même de l'homme: Il résulte de ces paroles, que si l'on aime quelqu'un, on vénère même ce qu'il en reste après sa mort; et non seulement son corps ou les parties de son corps mais jusqu'à ce qu'il a touché extérieurement, comme ses vêtements et les autres choses semblables. Or nous devons évidemment avoir en vénération les saints de Dieu, parce qu'ils sont les membres du Christ, les enfants et les amis de Dieu et nos intercesseurs. Nous devons donc vénérer en leur mémoire, leurs reliques, quelles qu'elles soient, en leur rendant l'honneur qui convient, et principalement leurs corps, autrefois les temples et les organes du St. Esprit qui habitait et agissait en eux, et qui doivent un jour être formés, pour la résurrection glorieuse, sur le modèle du corps du Christ. Aussi Dieu lui-même honore convenablement leurs reliques, en faisant des miracles en leur présence." Plus loin, répondant à une objection, le docteur angélique, s'exprime ainsi: "Nous n'honorons pas ce corps insensible pour lui-même, mais à cause de l'âme qui lui était unie, et qui jouit maintenant de la vue de Dieu dont il fut le serviteur." Ainsi parle ce sublime docteur, qui inspirait au chef de la réforme une si grande. La terreur tradition parle com-



me St. Thomas. Ils honoraient les reliques, ces apôtres, ces saintes femmes qui conservaient comme les plus précieux trésors les objets que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait touchés et sanctifiés pendant sa vie mortelle ; ils honoraient les reliques, des chrétiens de la primitive Eglise, qui, au péril de leur vie, allaient recueillir, dans les jardins de Néron, sur l'arène de colisée, les ossements des martyrs. Quand une mère perd son fils bien-aimé, elle dépose ses cendres dans un magnifique tombeau, souvent elle dirige ses pas vers ce tombeau, elle s'agenouille près de ces restes inanimés, elle prie : hé bien ! l'Eglise c'est une mère(\*), les saints sont les enfants de l'Eglise. Pour cette mère divine ils ont souffert ! Ils ont versé leur sang ! Ils ont illustré, par leurs vertus, leur science, leurs travaux, cette sainte et divine mère ! et l'Eglise ne rendait pas un culte public aux reliques des saints ?

(\*) Le 19 octobre 1849, Montalembert (un nom glorieux malgré quelques taches) s'écriait à la tribune de l'assemblée nationale : " l'Eglise : c'est une mère ! c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne "

FIN.